A. MALBLANC

NAPOLÉON

Ova pomocna knjiga po saslušanju Glavnog prosvjetnog savjeta S. br. 1548 od 28 marta 1939, odobrena je odlukom G. Min. prosvjete IV br. 6192 od 23 juna 1939.

ST. KUGLI / ZAGREB

Br. 2682

22283

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'execution réservés pour tous pays.

NAPOLÉON

PAR

A. MALBLANC
LICENCIÉ ÈS LETTRES

Orné de 13 Gravures

Ova pomoćna knjiga po saslušanju Glavnog prosvjetnog savjeta S. br. 1548 od 28 marta 1939, odobrena je odlukom G. Min. prosvjete IV br. 6192 od 23 juna 1939.

KNJIŽARA KR. UNIVERSITETA I JUGOSLAV. AKADEMIJE ZNANOSTI
ST. KUGLI / Ilica 30 / ZAGREB

Jeunesse.

Napolione Buonaparte naquit à Ajaccio, le 15 août 1769, dans une vieille famille noble, d'origine italienne, mais devenue profondément corse. Les Français venaient de racheter l'île aux Génois par traité; mais, quand ils avaient voulu en prendre possession, les Corses, sous la conduite de Paoli, avaient essayé de leur résister et de se rendre indépendants. Carlo Buonaparte, père de Napolione, servit d'abord comme officier aux côtés du héros de l'indépendance nationale; puis, comprenant que les envahisseurs étaient trop puissants et que toute résistance était vaine, il fit sa soumission. Intelligent, bel homme, sachant plaire, il sut intéresser le gouverneur de l'île, le comte de Marbœuf, à sa nombreuse famille. Il était pauvre et ce n'était pas, en effet, une petite affaire que d'assurer la becquée à une maisonnée de huit jeunes enfants, ou de donner une éducation convenable à tout ce petit monde. Chez les Buonaparte le cuisinier Carême tenait la queue de la poêle; il n'y avait pas ménagère plus économe que Madame Laetitia Buonaparte, et même, quand son fils fut devenu Empereur, Madame Mère, c'était son titre, continua à mettre de côté. Laetitia était, comme son mari, de famille ancienne et noble, quoiqu'appauvrie, et, si elle ne put donner à son petit Napolione ni terre ni écus, du moins lui dut-il des biens plus précieux: la fierté et la bravoure de la noblesse corse. Lorsque son mari fit campagne contre les Français, elle ne voulut point le quitter; elle le suivit à travers le maquis sauvage et les rudes montagnes; les balles avaient sifflé à ses oreilles et elle avait lancé son cheval à la nage à travers la Liamone écumante. Aussi Napolione eut-il toujours pour sa vaillante maman Laetitia une profonde vénération.

Jamais non plus son cœur n'oublia la Corse, son île natale, dont il disait plus tard que tout y était meilleur qu'ailleurs et qu'à son seul parfum, les yeux fermés, il la reconnaîtrait. Les premiers souvenirs de son enfance sont ceux d'une nature âpre et inculte, de gorges et de montagnes, de demeures sans confort, d'un pays écarté du monde, dur et austère, mais fier. Il y crût librement, en petit sauvage têtu et batailleur, que seule sa mère pouvait dompter. «Rien ne m'imposait, je ne craignais personne, je battais l'un, j'égratignais l'autre, je me rendais redoutable à tous», racontera-t-il plus tard.

Mais un jour — bien trop tôt — la délicieuse liberté prit fin. A l'âge de neuf ans, Napolione fut enlevé à sa mère et à son île. Grâce au gouverneur Marbœuf, son père avait obtenu des bourses pour lui et son frère aîné Joseph. Joseph devait devenir prêtre et lui officier. Il entra en qualité d'«élève du roi» à l'école royale militaire de Brienne, école dirigée par des religieux, où les fils de la noblesse étaient élevés aux frais du roi. Cette école était un internat où tout se faisait au son de la cloche, militairement. Ce fut pour l'enfant, qui avait eu jusque là les coudées franches, une très cruelle expérience.

«Comment t'appelles-tu?» Son nom n'avait pas encore cet éclat de clairon qu'il eut plus tard, prononcé à la française. A la question de ses camarades, l'enfant répondit à la corse: Napolione. — Ce fut un éclat de rire; «Napolione, comme c'est drôle», et aussitôt le surnom de «La paille au nez» lui fut donné. Blessé, mais trop fier pour pleurer, gêné aussi par son accent, Napolione se renferma en lui-même et vécut à l'écart, sombre et solitaire. Mais il eut dans le jardin de l'école un coin favori, son coin, sa propriété, qu'il défendit âprement contre ses camarades. Il y vivait au milieu de ses rêves, pensant à sa chère Corse, à sa maman, aux siens, ah, si lointains maintenant!

Point de congé qui lui permît d'aller là-bas, jusqu'à eux! Et de chez eux et de là-bas personne qui vînt le voir! Une fois seulement, en 5 ans, il reçut la visite de son père, de son père triste et plein de soucis, soucis d'argent! soucis pour les siens! car sa santé était ruinée.

L'enfant comprit vite que pour faire son chemin dans le monde, il était seul, qu'il lui fallait donc bien apprendre. Qu'apprit-il? Un peu de latin, un peu d'allemand, un peu de grammaire française, un peu de musique, un peu de littérature, mais beaucoup de mathématiques, pour lesquelles il se montrait brillamment doué. Il apprit à fond la géographie et se passionna pour l'histoire. C'était un lecteur avide, infatigable, et dans son ermitage au fond du jardin, il dévora les histoires des héros de l'antiquité, d'Alexandre, de Léonidas, de Caton et de Brutus; c'étaient là les aliments qui convenaient à son âme héroïque.

Lorsqu'il eut atteint ses quinze ans, il fut jugé digne d'être envoyé à l'école militaire de Paris, en qualité de «cadet gentilhomme». La vie d'internat militaire y continua, sensiblement la même qu'à Brienne. Le pauvre cadet corse avait autour de lui des fils de vieille noblesse, qui dépensaient beaucoup et jouissaient largement de la vie, tandis que lui devait épargner, toujours épargner. Encore la situation eût été tolérable, s'ils ne l'avaient point regardé de si haut! Aussi ces messieurs ne devaient-ils pas s'approcher de trop près, car alors le jeune loup montrait les dents; mais la plupart du temps, comme à Brienne, il se retirait en lui-même, bûchait ses mathématiques ou se plongeait dans ses lectures.

Il y avait trois mois qu'il était à l'école militaire, quand son père mourut, à peine âgé de trente-neuf ans. C'était un coup brutal, mais l'adolescent de quinze ans regarda la situation en face et résolut de venir en aide à sa mère et à ses sept frères et sœurs. Il fallait tout d'abord passer rapidement ses examens, obtenir un poste, et gagner de l'argent. Il se présenta à l'examen après dix mois de travail, fut reçu et nommé lieutenant d'artillerie. Lieutenant d'artillerie à seize ans, quelle belle chose! Environ cent francs par mois, un uniforme bleu avec des parements rouges! Pour lui du moins maman Laetitia n'avait plus à se tourmenter. Il était tiré d'affaire.

Ce fut à Valence que le jeune officier fut initié à la pratique de son métier. Il dut commencer en bas de

l'échelle, simple canonnier, puis caporal, puis sergent. Il apprenait vite et avec ardeur; il apprit surtout à ne rien commander qu'il ne pût exécuter lui-même, règle précieuse entre toutes, qu'il fit sienne dans sa carrière chaque fois qu'il le put.

Le service ne lui prenait pas tout son temps, et, comme la vie mondaine ne le retenait guère, il se replongea dans ses livres. Il avait le sentiment obscur d'un grand avenir, et ce pressentiment lui disait: «Tu n'as pas de temps à perdre, prépare-toi.» Et il se préparait en lisant, en lisant toujours plus. Il lisait des œuvres d'histoire surtout, mais aussi de science militaire, il lisait comme il faut lire, la plume à la main. Nous avons la liste de ses livres et nous avons aussi ses annotations, d'une écriture presque indéchiffrable, pleines d'italianismes, de fautes d'orthographe et de style. Travailleur méthodique et acharné, à Valence, puis à Auxonne, il restait jusqu'à quinze et seize heures à sa table de travail. Quelque grand que soit le génie de Napoléon, il ne faut donc pas se figurer qu'une voix du ciel lui chuchota toujours à l'oreille ce qu'il avait à faire.

On le voit, cette période de privations fut une bonne préparation aux grandes tâches qui l'attendaient. Cependant il avait de mauvaises nouvelles des siens. Là-bas, à Ajaccio, la courageuse petite maman Laetitia avait peine, en grattant un peu partout, à récolter le nécessaire pour nourrir et élever ses enfants. Son brave Napolione la soulagea d'un grand poids en prenant à sa charge son frère Louis, âgé de douze ans. Il le fit venir à Auxonne et l'éleva chez lui. Le lieutenant faisait lui-même la soupe et souvent pour tout potage il n'y avait que du pain et du lait. Ils étaient bien à l'étroit dans leur logis. Dans la chambre de Napolione, un lit, une table, un fauteuil à demi défoncé, quelques chaises cannées, une malle pleine de livres. Louis dormait à côté, dans un cabinet, sur un matelas que l'on étendait la nuit sur le sol. Mais l'avenir était là tout grand devant soi! Napoléon, dans son âge mûr, se rappelait avec plaisir ces temps difficiles, car ils étaient riches de rêves, d'espoirs et de plans ambitieux.

C'est en ces années-là que l'orage de la Révolution,

Cliché Hachette, Paris.

Bonaparte à Valence.
Lithographie de Fr. Flameng.

dont les répercussions devaient bouleverser toute l'Europe, éclatait en France. S'il abattit maintes institutions, maintes coutumes vermoulues, il en détruisit d'autres dont de longues années avaient éprouvé la valeur. La Révolution posa les fondements d'un nouvel État et d'une nouvelle société, mais elle libéra aussi des instincts et des passions qui se révélèrent néfastes.

Corse et Révolutionnaire.

Le jeune lieutenant corse accueillit les idées nouvelles avec enthousiasme, mais cela ne l'empêcha pas de juger les événements avec sang-froid. Le 20 juin 1792, il fut témoin de l'envahissement des Tuileries par le peuple, il vit la foule en haillons, munie d'armes les plus extraordinaires, saccager le palais, il la vit, braillant et hurlant, pousser à une fenêtre le roi coiffé du bonnet rouge. Le dix août, il fut encore témoin de scènes plus terribles. Il vit d'une maison de la place du Carrousel «la plus vile canaille» se ruer sur les Tuileries et les prendre d'assaut. Il osa pénétrer dans le jardin des Tuileries, où les cadavres des gardes suisses du roi avaient été jetés. L'horrible spectacle fit sur lui une inoubliable impression. C'était donc cela la Révolution!

Mais il n'en avait pas fini avec la Révolution. Elle devait se servir de lui, mais lui se servir d'elle davantage encore. Pour l'instant, ses pensées et ses désirs prenaient une autre direction. Il se sentait Corse avant tout. En cette qualité il avait à l'école militaire subi maintes railleries et distribué maints coups de poing. Maintenant que la France était en proie au désordre de la Révolution, qui sait, n'était-ce pas le moment d'essayer de rendre la liberté à sa patrie? Toujours est-il qu'il voulait partager son destin et revoir les siens. Après une absence de 7 ans et 9 mois, comme il le note lui-même, il revit son île et ses amis. Il passa d'heureux jours au sein de sa famille; il fit des excursions dans les montagnes, parla corse avec les bergers et les pêcheurs, obtint deux fois la prolongation de sa permission, revint à nouveau, et encore une fois fit dans l'île un séjour de vingt mois à la file.

Mais cet ardent attachement à son pays se termine par une grosse déception et une brutale rupture. S'il avait rêvé parfois de rendre la Corse indépendante, sa formation toute française, ses idées politiques le rejetaient de plus en plus dans le camp des partisans de la Révolution, c'est-à-dire de la France. Nommé lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires corses, il dut au cours d'une émeute verser le sang de ses compatriotes. Allaient-ils jamais le lui pardonner? Mais voilà que Paoli, le héros aimé et vénéré de l'indépendance, lève l'étendard de la révolte et s'allie aux Anglais contre la France. Les amis de Paoli prennent le dessus et les Buonaparte sont déclarés traîtres à la patrie.

Comme vingt-quatre ans plus tôt, Madame Laetitia et les frères de Napolione s'enfuirent dans les montagnes, leur maison fut dévastée, les Buonaparte étaient sous le coup de la vendetta corse. Napolione réussit à les embarquer sur un navire de guerre français, ils s'établirent à Toulon, puis à Marseille, où ils vécurent dans un grand dénuement. Avec la perte de son pays ce fut la fin du rêve corse, il ne lui restait plus qu'une perspective: utiliser les chances qu'offrait la nouvelle France républicaine aux jeunes talents et aux audacieux.

Bientôt Général.

La nouvelle République était en proie à la guerre civile. La Convention avait établi un régime de terreur. Les adversaires de la République étaient, après un procès plus que sommaire, menés à la guillotine. Le sang des suspects et celui de beaucoup d'innocents coulait à flots. Des soulèvements se produisirent partout contre ce régime, surtout à l'Ouest, en Vendée et dans le Sud. Toulon, place forte et port militaire sur la Méditerranée, alla même jusqu'à appeler à son secours des troupes étrangères. Une flotte anglaise s'était embossée dans les deux rades du port et défendait la ville contre les troupes conventionnelles.

Dans l'armée de siège il y avait un jeune capitaine d'artillerie qui brûlait de se distinguer, c'était Napolione

Buonaparte. D'un regard sur la carte, il avait découvert que le fort de l'Éguillette était la clef de Toulon. Ce fort commandait la rade; qui le possédait pouvait couler avec ses canons les vaisseaux qui s'y trouvaient ou les forcer à fuir. Aussitôt il conçut un plan d'attaque du fort et s'en ouvrit au général en chef Carteaux, lui montrant sur la carte le fort de l'Éguillette et lui disant: «Toulon est là»; Carteaux poussa du coude son voisin, et lui murmura à l'oreille: «Voilà un mâtin qui n'est guère ferré sur la géographie.»

Le général était un incapable, et le capitaine Buonaparte ne pouvait rien faire, tant qu'il n'aurait point l'approbation de ses chefs. Or, la Convention surveillait jalousement les généraux; avec le titre de représentants du peuple, elle envoyait aux armées des commissaires qui en contrôlaient les chefs et, si besoin était, les remplaçaient par d'autres. Buonaparte était en bons termes avec les commissaires de l'armée, dont l'un, Salicetti, était son compatriote. Les commissaires remplacèrent Carteaux par un autre général. Celui-ci ne comprit pas davantage les idées de Buonaparte, et ce ne fut que le troisième nommé qui le laissa faire.

Enfin, il allait montrer qui il était! Tout d'abord il voulut avoir les troupes bien en main. C'étaient des bandes en guenilles, sans vraie discipline. Au début, le frêle officier, encore tout jeunet, ne leur en imposa guère, mais tout changea bientôt. Le petit gars ne craignait ni Dieu ni diable, il savait tout, comprenait tout, faisait tout par lui-même. Un canonnier avait-il été tué dans la batterie, vite Buonaparte sautait à sa place et chargeait le canon. Ce blanc-bec semblait ne pas tenir debout, mais il partageait toutes les privations des soldats, mangeait leur pain noir, dormait avec eux sur la paille, près des canons. C'est ainsi que des sans-culottes sauvages et sans discipline il fit de vrais et braves soldats. Une batterie était exposée à un feu si meurtrier que les hommes se refusaient à y aller. Buonaparte ordonna d'y ériger un écriteau «Batterie des hommes sans peur». Aussitôt ce fut à qui aurait l'honneur d'y servir. Il était vraiment l'âme de l'entreprise, et si le fort

de l'Éguillette finit par tomber, si les vaisseaux anglais se retirèrent, ce fut à lui qu'en revint le mérite. Il reçut comme récompense le titre de général de brigade. Général à vingt-cinq ans! Cela n'était guère possible qu'en temps de révolution où des chances inespérées s'offraient aux jeunes talents.

Mais à côté de possibilités d'ascension rapide, il y avait aussi à cette époque des chances de chute plus soudaines encore. Le jeune général de brigade devait en faire l'expérience. Robespierre et ses amis étaient alors au pouvoir; Robespierre jeune, le frère de Robespierre, avait été avec Salicetti commissaire à Toulon, il y avait estimé Buonaparte et s'était fait son protecteur. Lorsque les Robespierre tombèrent, Buonaparte fut entraîné dans leur chute. Il resta en prison quatorze jours. En ce temps, quand on sortait de prison, on ne savait si c'était pour trouver la liberté ou la guillotine. Buonaparte retrouva la liberté, mais il ne retrouva ni nouvelles tâches militaires, ni nouveaux honneurs. Laissé sans emploi, il connut une époque d'incertitude, de pensées moroses et, encore une fois, de privations.

D'un coup tout changea; les vagues révolutionnaires qui l'avaient précipité de sa première fortune, vinrent le reprendre pour l'élever à une fortune plus haute et le jeter définitivement sur la route de la gloire. A Paris, une fois de plus, la Convention se trouvait en péril. Le mécontentement contre elle était si fort qu'un soulèvement avait été comploté dans les sections de la garde nationale. La veille du jour où il devait éclater, la Convention avertie chargea un de ses membres, Barras, de réprimer la sédition avec les troupes disponibles. Barras, qui n'était pas militaire, était bien embarrassé de sa tâche, mais c'était un homme de ressource. Il se souvient du petit officier qui a fait merveille au siège de Toulon et qu'il sait inoccupé à Paris. Il l'appelle au milieu de la nuit, il lui offre le commandement des troupes. Buonaparte demande quelques instants de réflexions et accepte. Il venait de jouer son destin.

Phot. Hachette, Paris.

Le 13 Vendémiaire 1795.
Lithographie de Raffet.

Il n'avait que cinq heures devant lui. Les mesures qu'il prit témoignent d'une clairvoyance, d'une rapidité de décision et d'un sang-froid vraiment étonnants. Quand les insurgés voulurent s'emparer des canons qui étaient au camp des Sablons, ils ne les trouvèrent plus. Buonaparte les avait fait enlever la nuit même et, quand, formés en colonne, les insurgés voulurent se présenter devant la Convention, ils en virent les abords garnis de troupes. Ils essayèrent d'une attaque devant l'église Saint-Roch. Le canon eut vite raison d'eux et, dès le soir du 13 Vendémiaire, l'insurrection était écrasée. Buonaparte devint le héros du jour. On ne parlait que du «Général Vendémiaire», de l'homme au visage pâle et cave où luisaient des yeux d'aigle. Les gazettes abondaient en détails sur lui, rappelaient ses exploits de Toulon. Dans un rapport à la Convention il est appelé le sauveur de la République et le voilà, à la fin du mois, nommé général en chef de l'armée de l'intérieur.

Cette fois il est bien en selle. La répression de la révolte

lui a servi d'étrier. De quel côté va-t-il diriger sa monture? Il le sait: vers l'Italie. Depuis longtemps, l'Italie l'attirait et il portait dans sa tête des plans de conquête de ce pays. Là son génie impatient allait pouvoir se révéler et cueillir des lauriers qu'admirerait le monde entier.

Mais auparavant, il fallait bien jouir un peu de sa gloire neuve, il fallait prendre le temps, maintenant qu'il était sorti de la gêne, d'envoyer des secours à maman Laetitia. Elle en avait le plus grand besoin; lorsque l'argent de son fils arriva, elle n'avait plus qu'un assignat de cinq francs en poche. Et puis l'amour avait souri au jeune général. Sa situation de commandant de l'armée de l'intérieur lui ouvrait les portes des salons de Paris. C'est dans cette société d'après la Terreur, si avide de plaisir et si libre de mœurs, qu'il fit la connaissance d'une gracieuse créole, veuve et mère de deux enfants, Joséphine de Beauharnais. Bien qu'elle eût six ans de plus que lui et que sa réputation ne fût pas sans taches, il s'en éprit passionnément et l'épousa en mars 1796; il resta quelques jours auprès d'elle, puis partit pour les Alpes, car quelques semaines avant son mariage, il avait été nommé général en chef de l'armée d'Italie.

La Campagne d'Italie.

L'armée d'Italie comptait une trentaine de mille hommes. Buonaparte trouva des soldats en guenilles, affamés, malades, pillards et indisciplinés, des officiers miséreux et sans autorité. L'écrivain français Stendhal nous raconte que deux officiers, l'un chef de bataillon et l'autre lieutenant, ne possédaient à eux deux qu'une culotte, le jour de l'entrée des troupes à Milan. Dans cette même ville, un autre officier, invité à un dîner, s'y rendit, ayant aux pieds des souliers à l'empeigne reluisante, mais sans semelles.

Du haut jusqu'en bas, toute l'armée était à réorganiser. La tâche semblait surhumaine. S'il ne pouvait accomplir des miracles, du moins Buonaparte savait-il comment travailler, travailler sans perdre son but des yeux, travailler

avec acharnement, sans cesse ni repos. Tout d'abord, il fit réunir son état-major. Ses officiers avaient plus d'âge que lui, et surtout une expérience plus longue de la guerre. Ils entendaient bien le lui faire sentir. Ils furent vite détrompés. Lorsqu'ils furent assemblés, il les laissa attendre un peu, puis il parut, le chapeau sur la tête. D'un ton bref et tranchant, il parla, il expliqua clairement quelques-uns de ses projets, puis, sans admettre de réplique, d'un geste, il les congédia. Maigre et chétif, il avait un regard qui vous transperçait jusqu'aux moelles. Les officiers, saisis, restèrent bouche bée devant lui, mais une fois dehors, l'un d'eux, Augereau, Parisien sorti des bas-fonds révolutionnaires, retrouva la parole et avoua, sacrant et jurant, «que ce petit bout d'homme de général lui avait fait peur».

La discipline fut rétablie. Un ordre du général disait entre autres: «Les généraux de division sont autorisés à faire fusiller sur-le-champ les officiers ou soldats qui exciteraient les autres au pillage et détruiraient par là la discipline.» Le pillage, les maraudes, les mutineries cessèrent. A quoi bon piller d'ailleurs? N'avait-on pas, depuis l'arrivée du général, du pain et des vêtements, et, par-dessus le marché, une belle campagne et de la gloire en perspective? Ce que le petit capitaine d'artillerie avait fait, le général de l'armée d'Italie le recommença en grand. Il veilla au moindre détail, il fallut qu'il y eût bonne mesure, il fallut que la viande fraîche et les salaisons fussent correctement distribuées; il inspecta les bottes de foin, procura des souliers, des canons, des munitions. Il eut à l'œil les fournisseurs, il ne leur laissa rien passer, ni retards, ni mauvaises livraisons, ni détournements.

Mais ce n'était qu'un début, la mise au point de l'instrument avec lequel il allait travailler, réaliser les plans hardis qu'il avait dans la tête. L'Italie était son théâtre de guerre. A Paris, quand il était général en non-activité, que de temps n'avait-il pas passé sur la carte de l'Italie du Nord? Il avait envoyé à son gouvernement des projets de campagne qui lui avaient été retournés avec la mention «irréalisables». Irréalisables, allons donc, il allait prouver

le contraire! Abandonnant les prudentes manœuvres aux têtes grises qui commandaient en face de lui, il allait révéler au monde un nouvel art de la guerre, une tactique et une stratégie dont l'élan conviendrait au tempérament jeune et ardent de la Révolution. Il savait qu'il pouvait tout attendre de ces troupes en haillons et au ventre vide, une fois qu'il les aurait bien en mains. C'étaient pour la plupart des Français du Sud, de la Provence ou du Languedoc, vifs, insouciants, faciles à enthousiasmer et à entraîner.

Le petit général se mit à leur tête, il leur dit qu'il les emmenait vers un pays riche, magnifique, et vers la gloire. Bien qu'il leur demandât l'impossible en fatigues et en sacrifices, ils allèrent, mus comme par un sortilège, ils allèrent, dans un joyeux vertige, et, se dépassant eux-mêmes, ils gagnèrent la formidable partie. C'est que ce petit homme qui les commandait et qui allait devant eux, le teint bilieux, décharné, grelottant de fièvre, mais sans jamais s'épargner, c'est que ce petit homme-là n'était pas un général comme les autres. Il était des leurs, comme eux soldat, comme eux fils de la Révolution; il veillait à tout, il partageait tous leurs dangers, il était leur «Petit Caporal» et les «vieilles moustaches» étaient prises pour lui d'un dévouement attendri.

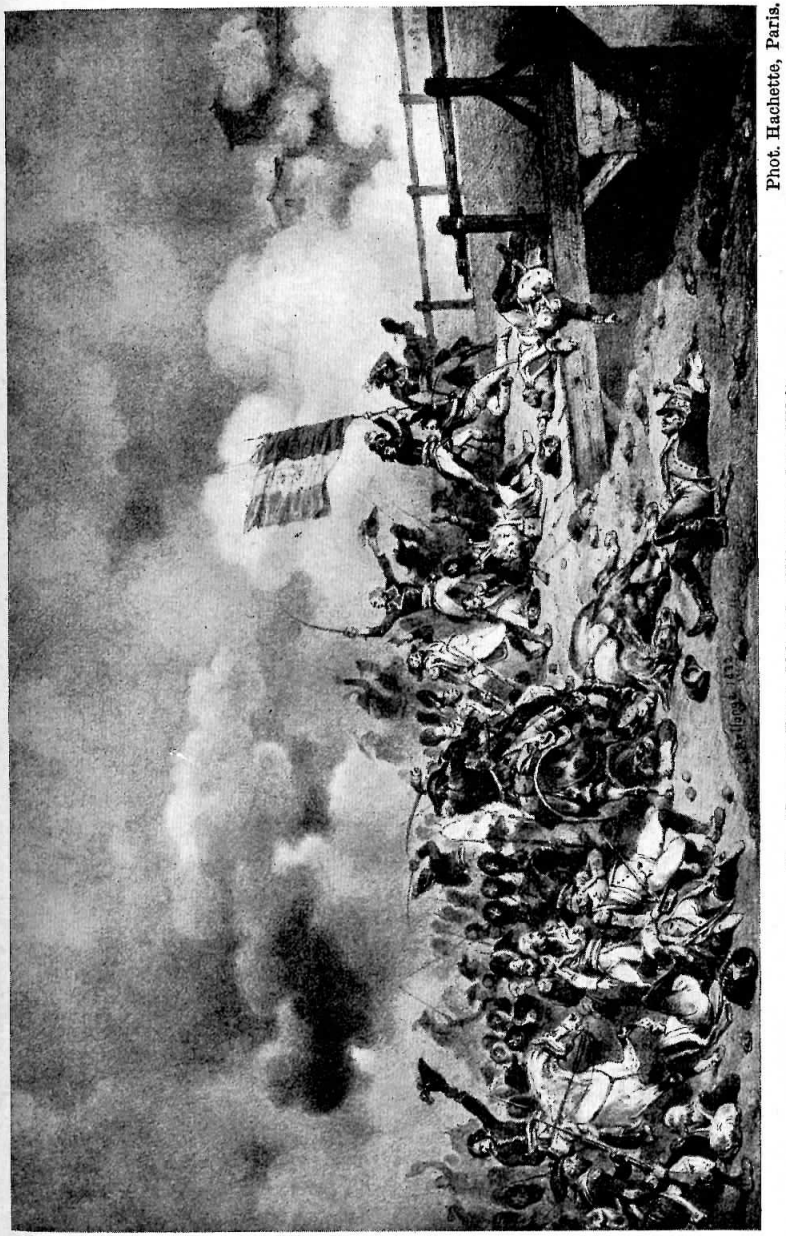
Phot. Hachette, Paris.

Le Petit Caporal.
Lithographie de Raffet.

L'on marcha de victoire en victoire. Il y en eut dont la légende, par la parole et par l'image, répandit la renommée à travers toute la France et toute l'Europe. Telle cette journée de Lodi du 11 mai 1796, qui fut en effet une des plus glorieuses de toute la campagne. Il fallait enlever un pont, qui traversait l'Adda près de la ville de Lodi. Trente canons autrichiens le tenaient sous leur feu. Les grenadiers s'y engagèrent au pas de charge, sous une mitraille meurtrière, en criant «Vive la République!» A un certain moment, la tête de la colonne, qui avait franchi le pont, sembla fléchir; les généraux accoururent, se mirent à sa tête. Rien ne résista à la formidable attaque. Toute l'artillerie ennemie fut enlevée sans avoir pu bouger de place. L'esprit du général avait passé dans les troupes. Bonaparte — il s'appelait ainsi maintenant — avait su faire des héros de ces sans-culottes indisciplinés. Pour la première fois, après Lodi, Bonaparte se crut d'une essence supérieure et dans son âme s'allumèrent les premières étincelles d'une ambition sans bornes.

Il montra au pont d'Arcole jusqu'où pouvaient aller sa bravoure et son mépris de la mort. Un drapeau à la main, il s'était élancé sur le pont, entraînant les troupes derrière lui. Tombé dans le marais, il n'en fut retiré qu'avec peine et n'échappa que de bien peu à la mort ou à la captivité. Ainsi il avait été dans le même enfer de feu que les simples grenadiers et cela créait entre eux et lui une chaîne indestructible.

En France arrivaient sans cesse d'Italie des nouvelles de victoire. C'était un émerveillement. Avec les nouvelles arrivaient aussi les millions, autre émerveillement. Le Directoire ne vivait que d'expédients financiers, il était toujours en détresse d'argent; cette fois, grâce aux contributions levées par Bonaparte sur les princes et les pays soumis, les coffres vides du gouvernement semblaient se remplir d'eux-mêmes. Malgré l'afflux de l'or italien, le Directoire était plein d'inquiétudes. Le général avait grandi trop vite, sa gloire était trop grande, il y avait là une menace. Le rôle de chef d'armée ne suffisait pas, en effet, à Bona-



Phot. Hachette, Paris.

Napoléon au Pont d'Arcole (15 novembre 1796).
Par Bellangé.

parte. Il administrait, signait des trêves, concluait des traités, bref, il se conduisait en Italie comme un chef d'État. Le Directoire tenta plus d'une fois de lui adjoindre un collaborateur qui en réalité eût été un surveillant. Bonaparte ne manquait pas d'offrir alors sa démission, que le Directoire n'osait accepter. Il était devenu indispensable.

A la suite des grands succès militaires de Bonaparte, tous les potentats qui se partageaient le sol, politiquement si bigarré, de l'Italie, étaient venus à lui: Parme, Modène, la Toscane, Venise, Naples, le Pape. Il apprenait à négocier et à traiter avec les grands de ce monde, à fréquenter les hommes d'État et les princes régnants. Il avait lui-même sa cour au château de Montebello, près de Milan. Il y fit venir sa famille, sa femme, sa mère, ses sœurs, ses frères et leur fit rendre les hommages dus à la famille d'un maître. Il eut ses gardes du corps, tint table ouverte, donna des audiences et des fêtes et se fit l'arbitre des affaires italiennes. Il créa plusieurs républiques en Italie, leur donna des constitutions, mais en garda pour lui le gouvernement réel. Il gouvernait déjà comme il gouvernera plus tard dans un plus grand style, en réaliste, sans se tenir étroitement aux dogmes établis par la Révolution, modelant sa politique sur les gens, les choses, les circonstances particulières.

Il n'aimait pas les «avocats» du Directoire et, parfois, il semblait prendre plaisir à les contrecarrer et à agir à sa tête. On le vit bien lors des négociations de paix. Le général Bonaparte était plus pacifique que ces messieurs du Directoire. Il savait bien que le peuple français saluerait avec joie toute paix honorable. Cette paix, il la lui donna. Il en signa les préliminaires à Léoben, devant Vienne, et, en octobre 1797, eut lieu à Campo-Formio la signature définitive. L'Autriche cédait à la France les Pays-Bas et la Lombardie et recevait la Vénétie en compensation. Par une clause secrète, elle approuvait la cession de la rive gauche du Rhin à la France contre des dédommagements accordés aux princes allemands.

La paix fut saluée en France avec allégresse et l'on porta

aux nues le nom de Bonaparte. L'on ne se rendait pas encore compte que cette paix n'était pas un règlement définitif. L'Angleterre ne serait pas tranquille, tant que la Belgique serait dans les mains de la France, et la question de la rive gauche du Rhin contenait les germes de nouvelles complications guerrières.

L'Expédition d'Égypte.

Il y avait entre l'Angleterre et la France une hostilité séculaire; pendant le dix-septième siècle et le dix-huitième siècle, les deux pays s'étaient disputé la suprématie navale et dans la guerre de Sept Ans, l'Angleterre avait enlevé aux Français la plupart de leurs colonies; elle était devenue la grande puissance coloniale qu'elle est aujourd'hui et la maîtresse des mers. Briser la puissance anglaise, c'était l'idée fixe du Directoire comme de Bonaparte. Le plus simple eût été d'envahir l'Angleterre même. Bonaparte rejeta ce plan comme inexécutable. Il voulait atteindre l'Angleterre en occupant l'Égypte et en menaçant les Indes. Le Directoire s'empressa d'approuver cet extraordinaire projet. Le trop populaire général serait heureusement occupé en Orient, là-bas il ne serait plus à craindre.

Mais pourquoi ce projet? Bonaparte s'ennuyait à Paris, où il sentait que son heure n'était pas venue. Il savait combien instable était la faveur populaire; pour la garder, il était nécessaire qu'il fît toujours parler de lui. «Une expédition en Égypte!» comme cela frapperait les imaginations! Et puis, il y avait pour lui de la magie dans ce mot «Égypte». Il n'était pas le sobre calculateur et le froid politique dans la tête duquel la fantaisie grandiose et les rêves hardis n'ont point de place. «La petite Europe est une taupinière. Ce n'est qu'en Orient où habitent 600 millions d'hommes, qu'il y a place pour de grands empires et de grands bouleversements.» En avant donc pour l'Orient où tout est possible!

L'expédition d'Égypte fut préparée par Bonaparte avec le soin qu'il apportait à toute chose. Elle devait même servir aux sciences et aux arts de la paix; le général recruta tout un état-major de savants, géomètres, miné-

ralogues, ingénieurs, artistes, archéologues, physiciens, chimistes. Ils devaient explorer le pays légendaire et augmenter ainsi la renommée de la science française. Ils rapportèrent en effet de là-bas des travaux scientifiques de premier ordre. Un exemple nous suffira: un jour, un officier du génie rapporta de Rosette une pierre de granit, sur laquelle était gravé le même texte en grec et en hiéroglyphes. C'est grâce à cette pierre que l'on put déchiffrer pour la première fois les hiéroglyphes.

Il fallait de l'audace à ces savants pour se risquer à traverser la mer Méditerranée avec l'expédition. La traversée durait en ce temps-là six semaines. Et Nelson, le grand marin anglais, croisait en tous sens la mer avec ses meilleurs vaisseaux, prêt à se jeter sur la flotte française et à la détruire. Bonaparte eut un bonheur inouï; lorsque sa flotte s'apprêta à sortir de Toulon, une forte tempête dispersa les vaisseaux anglais. Quand Nelson put les rassembler à nouveau, la flotte française était passée, jamais il ne put la rejoindre, quoique plusieurs fois il s'en approchât tout près. En faisant route pour l'Égypte, Bonaparte s'empara de Malte, grâce à un habile coup de main, et y laissa une garnison de trois mille hommes.

Il débarqua en Égypte près d'Alexandrie et résolut de marcher sur le Caire, non pas en suivant le Nil, d'où une flottille ennemie aurait pu gêner sa marche, mais à travers le désert de Damanhour. Cette première épreuve fut terrible pour ses soldats. La marche dura six jours, six jours pendant lesquels ils furent torturés par la chaleur et la soif. Il y en eut qui devinrent fous, d'autres désertèrent ou se révoltèrent. Arrivés devant les Pyramides, l'armée, formée en carré, eut à soutenir l'impétueux assaut de la cavalerie des Mamelucks. Ceux-ci furent dispersés et les Français entrèrent victorieux au Caire. Ils ne devaient pas se réjouir longtemps de leur victoire. Le 1er août, Nelson attaquait la flotte française dans la rade d'Aboukir et l'anéantissait presque complètement. L'expédition était bloquée en Égypte comme dans une souricière, sans moyen de retour.

Le coup était dur, mais Bonaparte le supporta sans

faiblir. «Il faut mourir ici ou en sortir grands comme les Anciens.» Des plans fantastiques s'agitèrent dans sa tête. Il s'agissait de devenir un second Alexandre le Grand; il voulait, à la tête de son armée, atteindre les Indes à travers la Syrie, la Mésopotamie, la Perse. Il se voyait partir pour l'Asie sur le dos d'un éléphant, un turban sur la tête et à la main un nouveau Coran composé par lui. Mais les rêves étincelants dont il se berçait, crevèrent comme des bulles de savon. Les Turcs, poussés par les Anglais, se préparaient à reconquérir l'Égypte par les armes. Il marcha contre eux en Syrie, espérant par ce chemin sortir de la souricière égyptienne. La campagne de Syrie échoua devant Saint-Jean d'Acre. Il ne put prendre cette piètre forteresse parce qu'il n'avait pas de canons de siège. De nouveau, il fallut faire retraite à travers le désert de Syrie; de nouveau les hommes tombèrent, abattus par la chaleur, la faim, la soif. Il y en eut encore qui perdirent la raison, d'autres qui se suicidèrent. Les maladies, la peste les décimèrent, quatre hommes valides avaient un malade à porter. Les deux campagnes égyptiennes et syriennes furent des échecs, mais, par la valeur que chefs et soldats y déployèrent, elles sont inscrites dans les fastes militaires de la France.

Phot. Hachette, Paris.

Siège de Saint-Jean d'Acre.
Lithographie de Motte.

Pendant ce temps que se passait-il en France? Que se passait-il dans le monde? Bloquée en Égypte, l'armée n'en

savait rien. Un hasard fit tomber entre les mains de Bonaparte une liasse de journaux. Toute la nuit il les lut fiévreusement, poussant de temps en temps des exclamations. La France était engagée dans une guerre difficile. Des revers sur le Rhin, des revers sur les Alpes, l'Italie perdue! Alors il ne tient plus en Égypte, le sol lui brûle la plante des pieds. Il laisse le commandement des troupes d'Égypte à Kléber et s'embarque pour la France avec quelques fidèles sur la frégate «Muiron». Il eut dans sa traversée de retour la même chance qu'à l'aller; il échappa aux croisières anglaises et débarqua à Fréjus en Provence.

Le Coup d'État.

Abandonner ainsi son armée en lointain pays ennemi, revenir en France de sa propre autorité, c'était au fond une désertion. Mais, accueilli en France par une explosion d'enthousiasme, Napoléon ne songea pas à se justifier. Le peuple voyait en lui un sauveur tombé du ciel; à l'annonce de son retour, dans tout le pays les cloches se mirent à sonner, des feux de joie furent allumés, au théâtre les représentations étaient interrompues par des chants patriotiques. A Lyon, où il s'arrêta douze heures, toutes les maisons se pavoisèrent et s'illuminèrent, une foule immense se pressait devant son hôtel et l'acclama quand il parut au balcon. C'est que le gouvernement faible et ridicule du Directoire n'inspirait au pays que du mépris. Devant un tel accueil, la tentation était grande pour Bonaparte de s'emparer du pouvoir.

Il fut assez prudent pour se contenir. A Paris, il prit une attitude modeste et réservée, sondant tout d'abord la situation. Ayant l'armée pour lui, un coup de main l'aurait mis en possession du gouvernement, mais il ne voulait pas devoir aux bayonnettes seules le pouvoir, il préférait renverser le Directoire sans verser de sang, aussi légalement que possible. Un complot s'organisa autour de lui, où entrèrent sa femme, ses beaux-frères, des généraux amis et quelques politiciens. Toute l'affaire devait avoir un aspect innocent. Sous prétexte de complot terroriste, les Chambres seraient transférées à Saint-Cloud sous la garde de Bonaparte commandant les troupes; le Directoire, dont

deux membres étaient du complot, donnerait alors sa démission, et les Chambres voteraient sous la pression militaire une autre constitution.

Donc, les 18 et 19 Brumaire, les Chambres se réunirent extraordinairement à Saint-Cloud, mais le vote de la nouvelle constitution ne fut pas aussi facile que l'avait pensé Bonaparte. Le génial général perdit ses moyens devant le parlement. Au conseil des Anciens, embarrassé comme un écolier, il bredouilla un discours confus, bégayant ou lançant des phrases déclamatoires qui manquèrent leur effet. Au conseil des Cinq-Cents ce fut pire. La majorité de cette assemblée était révolutionnaire et se méfiait de Bonaparte. A se voir ainsi convoqués au milieu de soldats, les députés se demandaient si Bonaparte ne voulait pas attenter par un coup de force à leur autorité et leur liberté, et, quand il parut dans la salle des séances, entouré de grenadiers — ce qui était contraire à la constitution — il fut accueilli par un tumulte assourdissant: «A bas le dictateur!», «A bas le tyran!», «Hors la loi Bonaparte!». Quelques furieux se jettent sur lui, le frappent de leurs poings, le saisissent au collet et l'injurient. Un géant, Destrem, lui crie à la face: «Est-ce pour cela que tu as remporté tes victoires?» et abat sur lui son poing. Pâle, les yeux à demi-clos, étranglé d'émotion, le général est entraîné par ses grenadiers hors de la salle.

Tout semblait perdu. Il était là, sombre, assis dans le coin d'une salle, murmurant des mots sans suite. Tout était perdu! Mais non, ses soldats étaient là, et, tandis qu'à ses oreilles continuent à résonner de la salle des séances les cris de «Hors la loi!» poussés par les députés, il court à une fenêtre, appelle ses troupes, comme dans une alerte «Aux armes! Aux armes». Mais cette fois les troupes ne comprennent plus. Ne sont-elles pas là pour protéger les députés? Que veut donc le général?

Ce fut Lucien, le frère de Bonaparte, qui sauva la situation. C'était lui le président des Cinq-Cents. Il venait de quitter son siège de président à la suite de son frère. Il se précipita à ses côtés au milieu des soldats et leur cria: «Ceux qui siègent là sont des terroristes et des brigands

Musée du Louvre, Paris. Phot. Braun, Paris.

Le 19 Brumaire.
Tableau de Bouchot.

payés par l'Angleterre, ce sont des assassins et non des représentants du peuple, ils veulent mettre hors la loi le général en chef. Soldats, je vous jure que je poignarderais mon frère de ma propre main s'il osait attenter à la liberté de la France.» Disant cela, il saisit son épée et la place sur la poitrine de son frère. Le geste eut son effet. Les soldats cette fois s'ébranlent, pénètrent dans la salle des séances au bruit du tambour et en chassent «les maudits avocats». Le lendemain, la France n'avait plus cinq directeurs, mais trois consuls. Paris s'était à peine aperçu du changement et la province approuva chaleureusement: tout le pays était d'avis que la patrie ne pouvait être sauvée que par un chef et maintenant ce chef était là.

Les Années heureuses du Consulat.

Bonaparte semblait l'homme que le destin avait choisi pour sauver la France. Mais, le 18 Brumaire, il n'avait fait que les premiers pas vers le pouvoir suprême. Lentement, surmontant toutes les difficultés, il rendit son autorité de plus en plus absolue. Les deux autres consuls ne comptaient guère à côté du Premier Consul Bonaparte. Ils s'effacèrent de plus en plus, tandis que lui, nommé consul pour dix ans, devenait par élection populaire Consul à vie, puis Empereur des Français.

Il s'en fallait que tout le monde fût satisfait de cette marche des événements politiques. Bonaparte avait des ennemis parmi les généraux en vedette, parmi les hommes politiques, même dans sa propre famille. Des attentats, des complots furent dirigés contre lui, parfois même le sort lui sembla contraire. Ainsi à Marengo.

Bonaparte avait accédé au gouvernement parce qu'on le tenait pour l'homme le plus capable de rétablir les affaires extérieures et intérieures. Il se tourna d'abord vers le péril extérieur et il franchit les Alpes avec une armée pour recouvrer l'Italie sur les Autrichiens. La bataille décisive s'engagea à Marengo. Le général Mélas qui commandait les Autrichiens était supérieur en hommes et en canons. Les Français durent plier sous le nombre. Ils avaient perdu la bataille et déjà Mélas dépêchait des courriers vers Vienne pour annoncer sa victoire. A Paris, la nouvelle courut aussi que Bonaparte était battu, l'Italie perdue, le sort de la France et de l'Europe décidé, et déjà les ennemis de Bonaparte relevaient la tête; les grands intrigants, Fouché, Talleyrand, se multipliaient; on se disputait sa succession. Bientôt tout rentra dans l'ordre, la nouvelle était fausse. Bonaparte, au bord d'un chemin, mâchonnant un brin d'herbe, voyait ses troupes en retraite passer devant lui. Était-ce donc la fin, la chute avant d'avoir exécuté les grandes choses auxquelles il se sentait appelé? La bataille avait été livrée et perdue, mais tant qu'il y avait une lueur d'espoir, Bonaparte ne laissait pas souffler sur lui le vent de la défaite. Il n'était que deux

heures de l'après-midi, ce jour d'été n'était pas à son terme, Desaix pouvait encore arriver avec ses troupes fraîches. Il eut cette chance. Desaix parut, la bataille fut recommencée et la défaite changée en une éclatante victoire. Avec celle de Moreau à Hohenlinden, cette victoire força les Autrichiens à la paix et fortifia la situation politique du Premier Consul en France.

Bonaparte avait pu mesurer l'abîme où il se serait englouti, s'il avait été vaincu. Sa destinée — il devait encore l'éprouver maintes fois — était celle d'une grande aventure. Il y avait déjà eu avant lui de grands aventuriers qui s'étaient conquis des royaumes, mais ils étaient passés comme des météores enflammés dans le ciel de l'histoire, sans laisser de traces. Au contraire, des siècles durant, les vieilles dynasties, les Bourbons, les Habsbourgs, avaient résisté aux tempêtes. Pour durer, pensait-il, pour créer de grandes choses qui restassent, il devrait fonder une nouvelle dynastie assurée par des héritiers, agréée de Dieu et des hommes.

L'un des deux buts qu'il s'était proposés, la paix avec l'étranger, était atteint. Les Autrichiens avaient signé la paix à Lunéville et les Anglais, qui avaient besoin d'une trêve, avaient fait de même à Amiens. Enfin, après dix ans de guerre, la paix! Celle-ci fut accueillie par le pays avec enthousiasme. Le nouvel état social amené par la Révolution était consolidé et la France avait atteint ses «frontières naturelles», le but de sa politique depuis plusieurs siècles. L'homme à qui l'on devait cela n'était-il pas envoyé par la Providence?

Si la paix d'Amiens marque la réalisation des buts extérieurs de la Révolution, elle marque aussi à l'intérieur la fin de l'agitation révolutionnaire. La France recouvre le calme, elle rentre dans l'ordre. Courtes années, mais heureuses années de travail fécond, où Bonaparte donna à la France nouvelle une organisation si forte que la France actuelle en vit encore! De la Révolution, il conserva tout ce qui lui sembla sain, mais il ne craignit pas non plus d'aller chercher dans les décombres de l'ancien régime des matériaux éprouvés.

De la Révolution, il garda l'idée d'égalité. Abolis pour toujours les privilèges de naissance et de classe, les privilèges de la noblesse et du clergé! Au mérite le champ libre! Bonaparte ne devait-il pas sa propre ascension à ce principe révolutionnaire? Mais la France avait eu sous l'ancien régime d'excellents administrateurs, les intendants. Bonaparte les fit revivre sous le nom de préfets. Les conseils du roi avaient rendu à la couronne de bons services, il les fit revivre dans le conseil d'État, dont il fit une assemblée de fonctionnaires capables et expérimentés. La Révolution avait eu d'heureuses initiatives dans l'organisation du droit et de la justice, Bonaparte les conserva en leur adjoignant des idées juridiques reprises du droit romain ou des anciennes coutumes des provinces de France et ainsi naquit le Code civil.

Il ne regardait pas aux partis; pourvu qu'ils fussent intelligents et laborieux, ses fonctionnaires furent des «honnêtes gens de toutes les couleurs». «Géant d'activité et de travail», il leur donnait lui-même l'exemple. Il inspectait tout, apprenait tout, accablait ses conseillers de questions, contrôlait les états et les factures au centime près et gare à son tonnerre et à ses foudres quand il découvrait une malhonnêteté ou une négligence! Dans l'homme d'État, nous retrouvons l'économie, l'intelligence et l'application au travail, toutes les vertus enfin du petit lieutenant, du capitaine, du général Bonaparte. Quelle que fût la puissance de son imagination, l'ampleur de son horizon, la vivacité de sa pensée, il n'en administrait pas moins comme un consciencieux fonctionnaire.

Aussi, dans le pays, passa un souffle de force et de santé qui balaya l'atmosphère de corruption du Directoire. On fit confiance au gouvernement sage et réaliste du Premier Consul. Les mains se remirent au travail, de nouvelles richesses surgirent et avec elles de nouvelles constructions civiles, des monuments, des canaux, des ports, des routes, des industries, la Banque de France. La Révolution, en voulant guérir les plaies de l'ancien régime, en avait ouvert d'autres; maintenant le pays guérissait, car il avait trouvé un médecin: Bonaparte.

Rien ne symbolise mieux cette renaissance de l'ordre que la restauration des Tuileries. Le peuple avait saccagé le palais des rois, il s'y était passé des scènes indignes dont le jeune Napoléon avait été témoin, les murs avaient été barbouillés grossièrement d'emblèmes révolutionnaires, de bonnets phrygiens et de carmagnoles. «Qu'on nettoie ces saloperies», fit le Premier Consul quand il vint visiter le bâtiment avec son architecte. Ce fut fait. Les murs furent décorés de bustes romains ou de statues de ministres et de généraux français, l'intérieur fut meublé à nouveau dans le goût du maître. Puis celui-ci s'y installa. Un de ses rêves était réalisé: dormir dans le palais où avaient vécu les rois de France. Il se sentait leur successeur, la Révolution était terminée.

La Révolution avait causé dans la vie religieuse du pays le plus grand trouble. Il restait à rétablir la paix des consciences. A vrai dire, la religion était un domaine qui laissait Bonaparte assez indifférent; il eût été aussi facilement mahométan que catholique, mais c'était un réaliste et un politique. Comme réaliste, il voyait bien que la majorité des Français restait attachée au culte catholique; comme politique, il savait que la religion pouvait servir de soutien au gouvernement. Il fit donc la paix religieuse avec le Pape. Par le Concordat de 1801 l'Église catholique fut rétablie dans ses anciens droits et le Pape reconnu comme son chef suprême. Le Premier Consul nommait les évêques, le Pape les consacrait et les intronisait.

Le dimanche de Pâques 1802, à Notre-Dame, une grande cérémonie religieuse célébra le rétablissement de la paix religieuse, qui venait si dignement couronner la paix d'Amiens. La pompe du spectacle en souligna le sens. De grand matin les cloches sonnèrent à toute volée et le canon tonna cent fois. Quelques heures après, un magnifique cortège, les consuls en tête dans une voiture tirée à huit chevaux, se dirigea des Tuileries vers Notre-Dame. L'on y admirait des ministres, des ambassadeurs en costumes d'apparat, des généraux de toute sorte en brillants uniformes. Le Premier Consul fut reçu par l'archevêque sous le grand portail, et la cérémonie se déroula. La messe fut

dite par le légat du Saint-Siège, le cardinal Caprara. Le Premier Consul fut encensé; puis sous les voûtes de l'édifice s'éleva le chant puissant du Te Deum, qu'accompagnaient deux musiques militaires et le tintement profond des deux bourdons de Notre-Dame.

Ce rétablissement de la paix religieuse, après celui de la paix avec les autres peuples, eut dans le pays un grand retentissement, il gagna à Bonaparte le cœur de beaucoup de gens qui n'auraient pu vivre sans la bénédiction de l'Église catholique. Il y eut bien quelques jacobins fanatiques qui en furent offusqués, mais le temps était passé où l'eau coulait à leurs moulins, et où les églises pouvaient être changées en magasins et en écuries. Le son des cloches retentit à nouveau au-dessus des villes et des campagnes et ceci aussi était un signe de guérison.

Napoléon Premier, Empereur des Français.

Bonaparte, Premier Consul à vie, pouvait nommer son successeur, il n'avait donc plus besoin que du titre pour être monarque. Mais de quel titre?

Le titre de roi ne flattait pas assez son orgueil. Un roi n'était qu'un héritier, un successeur d'autres rois. Et comment faire accepter ce titre à des républicains? Mais être empereur, c'était être plus que roi, ce nom rappelait les empereurs romains sortis eux-mêmes de la République, il rappelait Charlemagne et l'empire d'Occident, cela donnait au chef de l'État français un titre aussi élevé que celui d'Empereur du Saint Empire Germanique.

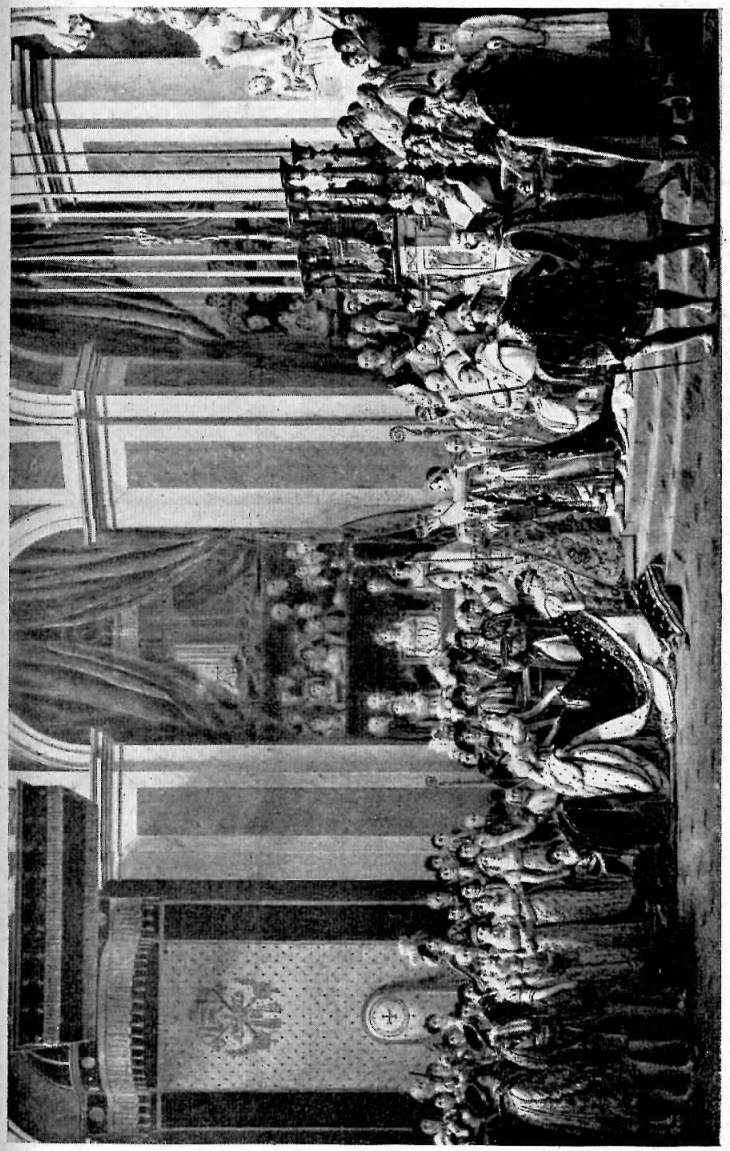
Pour que ce titre d'empereur ne fût pas un vain nom, il fallait qu'il lui fût conféré par les hommes et par Dieu. Le vote du Sénat qui lui offrait cette dignité fut donc soumis à l'approbation d'un vote populaire. Le peuple approuva, par trois millions et demi de «oui» contre deux mille et demi «non». Après l'élection populaire vint l'élection divine. Pour se faire sacrer comme les anciens rois, pour être monarque par la grâce de Dieu, après l'avoir été par la volonté du peuple, Bonaparte fit venir tout exprès le Pape de Rome à Paris.

Bonaparte connaissait ses Français et ses Parisiens, il savait comment les idées de grandeur et de gloire les passionnaient. Aussi réglait-il les grandes fêtes officielles comme il réglait ses batailles, jusque dans le moindre détail, sans rien laisser au hasard.

Tout le cérémonial du couronnement des rois avait été soigneusement étudié, la cérémonie avait été préfigurée aux Tuileries par un immense jeu de marionnettes et chacun savait d'avance le rôle qu'il devait y jouer. Tout au matin, des salves d'artillerie et de joyeux carillons mirent sur pied les curieux et, en cortèges étincelants, féeriques, le Pape, le couple impérial, les grands dignitaires se rendirent à Notre-Dame. Celle-ci était magnifiquement décorée. Le Pape et leurs Majestés prirent place sur de hauts trônes, d'où, élevés au-dessus du commun des mortels, ils pouvaient à leurs pieds contempler l'assemblée dans tout son éclat. Le Pape oignit lui-même la tête et les mains de l'Empereur et de l'Impératrice et implora la bénédiction de Dieu sur «son serviteur Napoléon», mais, s'écartant de l'ancien cérémonial, celui-ci se mit lui-même la couronne sur la tête. C'était un symbole. «J'ai trouvé la couronne de France par terre, je l'ai ramassée.» L'Empereur prêta ensuite serment sur la Bible. Après le chant du Te Deum, la voix du grand héraut d'armes s'éleva sous les voûtes de la cathédrale et annonça: «Le très glorieux et très auguste Empereur des Français est couronné et intronisé. Vive l'Empereur!»

L'effet de cette cérémonie fut immense. L'étonnant acteur et régisseur qu'était Napoléon pouvait être content du résultat. Il n'avait pu toutefois, au milieu du déroulement de ces scènes théâtrales, empêcher ses sentiments intimes de se faire jour, et, quand son frère Joseph se trouva à ses côtés, il murmura: «Joseph, si notre père nous voyait!» Le mot mesure bien tout le chemin parcouru par le fils nécessiteux du pauvre gentilhomme corse, maintenant élevé aux sommets de la gloire et de la puissance terrestre.

Il ne faut pas oublier que parmi les spectateurs et les figurants, il y avait des gens qui avaient voté, peu d'années auparavant, la mort du «tyran» Louis XVI. N'était-ce pas



Phot. Les archives photogr. d'art et d'histoire, Paris.

Le Sacre de Napoléon.
Tableau de David.

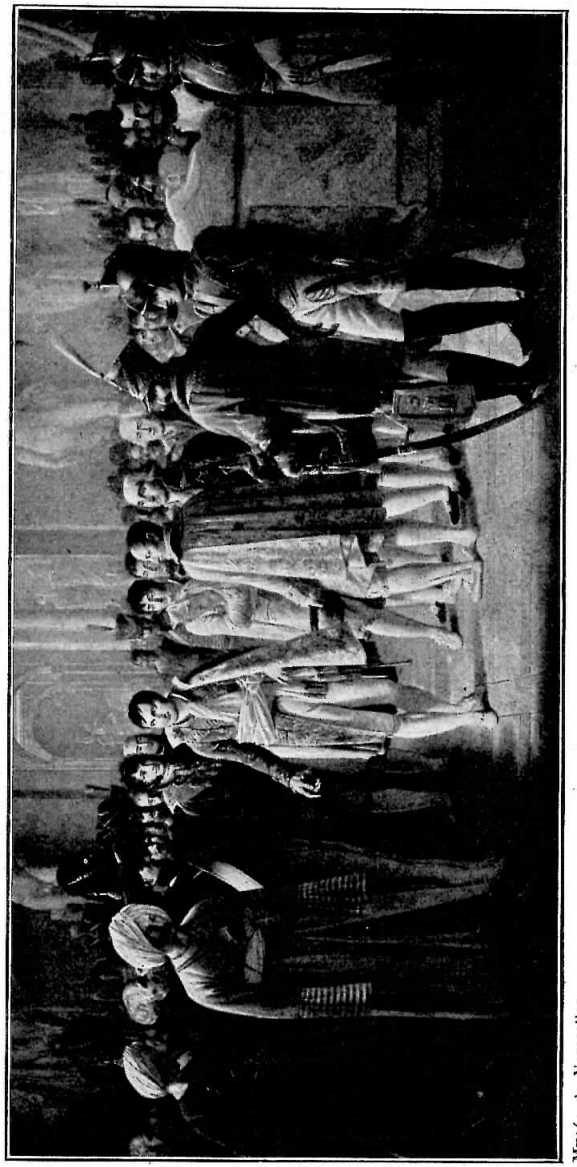
Musée du Louvre.

un tyran plus grand encore que Louis XVI qu'ils acclamaient? Jamais en effet un maître aussi absolu n'avait régné sur la France.

Il n'y avait dans l'Empire qu'une volonté unique qui décidait de tout, celle de l'Empereur. La presse fut bâillonnée. Le corps législatif n'eut rien à dire. Au Sénat n'entrait que qui plaisait à l'Empereur. Les vrais collaborateurs de Napoléon siégeaient au Conseil d'État. C'étaient des têtes capables et solides qui exécutèrent un immense travail, mais qui devaient obéir au sifflet du maître. Malheur à qui osait s'opposer à une de ses volontés, un éclat de colère pouvait le chasser de la séance sur-le-champ! Même étroite dépendance chez les ministres. Ceux-ci n'étaient que les exécutants des ordres du chef, qui ne leur demandait que de la fidélité, de la ponctualité et de la conscience. Absent de Paris, il ne cessait de les contrôler, son œil toujours ouvert ne les quittait pas. Et s'ils se permettaient quelque indépendance, il arrivait que l'Empereur était pris d'un accès de fureur et qu'il s'oubliait à des grossièretés. Quand il dut renoncer aux services de Talleyrand, il lui fit une scène terrible qui se terminait par ces mots: «Tenez, Monsieur, vous n'êtes que du fumier dans un bas de soie.» C'était la sauvagerie corse qui reprenait le dessus et faisait éclater le mince vernis de la civilisation.

Un empereur ne se conçoit pas sans une cour et un train de cour. Un roi doit vivre royalement et un empereur doit vivre plus royalement encore qu'un roi. Ainsi pense la masse. Napoléon, le maître des masses, le savait parfaitement et il voulut vivre comme un empereur. Ses fêtes, ses réceptions, ses distributions de croix et d'ordres, ses revues, ses illuminations, tout son grandiose train de cour n'était que de la poudre aux yeux pour les masses et, si lui-même paraissait en modeste costume militaire au milieu des uniformes chamarrés d'or et de soie de ses généraux, c'était encore une suprême finesse.

La cour servait à éblouir les masses, elle servait aussi à tenir en mains les courtisans. C'est ce qu'avait déjà compris le roi Louis XIV. Napoléon apprit de lui comment



Cliché Hachette, Paris.

Napoléon reçoit au Louvre.
Tableau de Serangeli.

Musée de Versailles.

mener à l'aide de rênes dorées les plus grands personnages. Il fit tirer de la poussière des bibliothèques les règlements de l'ancienne étiquette. Talleyrand, qui était un courtisan élevé à l'ancienne école, fut l'arbitre de toutes ces questions et l'ancienne première femme de chambre de Marie-Antoinette fut chargée d'enseigner ce qui avait été jadis le bon ton. On rappela à la cour tout ce que l'on put de l'ancienne noblesse et l'on y vit un singulier mélange de descendants de très vieilles familles et d'hommes nouveaux avec leurs épouses, généraux et hauts fonctionnaires parvenus par leur mérite et dont les pères avaient été petits artisans, domestiques ou paysans. Les femmes des généraux et des nouveaux maréchaux apprirent à faire des révérences solennelles, à danser les danses de la cour et à évoluer sur les parquets cirés. Leurs maris, sous leurs uniformes étincelants, s'efforcèrent de ne plus sacrer et jurer comme dans les camps. Les porteurs de noms nobles apprirent à estimer les nouvelles grandeurs et à servir avec elles le nouveau seigneur.

Dans cette cour récente ne régnaient pas, certes, les fines manières et les politesses délicates de l'ancienne. La tenue et le service y étaient encore tout militaires. L'Empereur, tout le premier, n'avait pas su se défaire de son ton brusque de commandement, il restait un ours mal léché, qui effrayait les dames de la cour. Il était gauche, bourru, grossier, posait des questions brutales et sans tact; il ne savait ni flatter, ni causer, il était dans une perpétuelle agitation, en un mot «inamusable», comme disait Talleyrand. Mais finalement, bien que la cour fût une torture pour les dames et les soldats, elle remplissait son rôle: elle masquait la jeunesse de la dynastie, faisait oublier son origine, et l'étiquette de cour, bannissant toute familiarité, dressait un mur entre le peuple et les nouveaux seigneurs rendus inabordables.

Le Maître de l'Europe.

La paix d'Amiens n'était qu'un voile destiné à recouvrir les nouveaux préparatifs guerriers de l'Angleterre. Tant que la Belgique était française, l'Angleterre se sentait

menacée. Elle organisa contre Napoléon coalition après coalition. Le génie militaire de Napoléon brisa ces coalitions les unes après les autres, força ses anciens adversaires à se mettre à sa remorque, si bien que bientôt toute l'Europe fut à ses pieds. Mais avec le succès croissait aussi son despotisme. Il devint intolérable, une réaction devait se produire.

L'histoire des années qui suivirent la rupture de la paix d'Amiens jusqu'au traité de Tilsit 1807 se lit comme une épopée. La légende, la poésie, le roman, les mémoires, la peinture ont rendu inoubliables à nos yeux le petit Empereur et sa Grande Armée. Lui nous apparaît dans sa pose légendaire, les mains derrière le dos, son manteau gris sur les épaules, le célèbre chapeau enfoncé sur sa tête, avec un peu plus d'embonpoint que jadis, mais le profil romain plus accusé encore. Voici maintenant les soldats de la Grande Armée, avec leurs costumes pittoresques, leurs casques et leurs bonnets gigantesques, leurs panaches et leurs brandebourgs, tout leur martial équipement. Voici les vieux grenadiers, qui «grognent, mais qui le suivent toujours», voici les frêles et jeunes visages des conscrits, voici les contingents alliés.

Phot. Hachette, Paris.

Ils grognent, mais le suivent toujours.
Lithographie de Raffet.

Un sortilège les tenait assemblés sous sa main. Il est le dieu de la guerre; là où il est, se fait l'histoire, là est la victoire, la gloire, l'honneur. Il est l'éducateur et le chef incomparable de ses soldats. Au combat et en marche, il exige l'effort extrême, mais au repos, au bivouac, il redevient le camarade. Il se mêle à eux, prend une cuillerée de soupe d'une gamelle, mange la pomme de terre qu'un soldat lui tend au bout d'une fourchette, accroche lui-même la croix à la poitrine d'un brave, permet aux vétérans, aux «vieilles moustaches» des familiarités et des plaisanteries. Cependant les gars ont un défaut, ils ne peuvent se défaire de la maudite maraude, mais il ne leur en tient pas trop rigueur. Quelles ne sont pas les privations de ces pauvres diables prêts à mourir pour lui! Depuis 1803, il y a un état de guerre permanent, avec seulement quelques semaines de trêve. Les soldats ne connaissent plus que la vie des camps et les marches à travers l'Europe. Ce sont de pauvres diables, mais ils ont l'honneur dans la peau. Oh, comme il sait leur parler et les prendre! Les bulletins de la Grande Armée sont leur tableau d'honneur. «Le colonel Mouton, du 1er chasseurs, s'est couvert de gloire», «Le 8me régiment de dragons a soutenu sa vieille réputation». De semblables éloges les transportent, les rendent invincibles.

Il comble ses généraux et ses maréchaux de titres et de dotations. Berthier reçoit 1 200 000 francs de rente, Davout un million, Masséna 900 000, Ney à peu près autant et ainsi de suite pour les autres. Il veut que ses chefs d'armée lui doivent tout, il les élève avec lui, pour qu'ils lui soient tout dévoués. Masséna a été mousse, Lannes est le fils d'un palefrenier, Ney fils de tonnelier, Murat fils d'aubergiste.

Après Amiens, l'Angleterre est «l'ennemie». L'Empereur concentre une forte armée à Boulogne. Son plan est hardi, simple et gigantesque: anéantir l'ennemi dans son propre pays, dicter la paix à Londres. Mais il faut pour cela tenir la Manche vingt-quatre heures en sa puissance. Il attend la flotte française et la flotte française ne paraît pas. Alors, en un clin d'œil, il change ses dispositions. Il se jette sur

l'Autriche qui vient de former avec l'Angleterre et la Russie la troisième coalition.

C'est le début de la course à travers l'Europe qui ne devait finir qu'à Waterloo. De Boulogne, il s'en va à travers l'Allemagne du Sud vers Vienne, vers la Moravie; la paix est conclue à Presbourg en 1805. L'année suivante, la seconde marche gigantesque contre la Prusse et la Russie le conduit à Berlin, à Varsovie, en Prusse orientale. La paix est conclue à Tilsit en 1807. Quatre grandes victoires marquent ces années épiques: Ulm, Austerlitz, Iéna et Auerstaedt, Friedland, mais ces victoires sont anéanties par une seule défaite: Trafalgar.

Génie militaire du chef, valeur des troupes, tout fut hors de pair dans ces campagnes. A Ulm, une formidable manœuvre d'encerclement force le général autrichien Mack à capituler. Les troupes gagnèrent ici la victoire avec leurs jambes, au prix de pertes minimes. A Austerlitz, Russes et Autrichiens tombèrent entre les branches de la pince française, qui les broya. Ce fut la victoire du calcul et de la précision, où tout se déroula selon le thème de la manœuvre géniale conçue par le général. Iéna et Friedland furent aussi des victoires de la surprise et de la manœuvre.

Les bulletins de l'armée qui célèbrent ces victoires sont de véritables chants de triomphe. Voici celui d'Austerlitz: «Soldats, je suis content de vous, vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100 000 hommes, commandée par les Empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée. ... Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire: 'J'étais à la bataille d'Austerlitz' pour que l'on réponde: 'Voilà un brave'.»

Les événements de cette couple d'années, ces randonnées à travers l'Europe, ces marches forcées, ces victoires, ces triomphes nous semblent une fantasmagorie. Tout craque sous les pas puissants de «l'imperator» et de sa Grande Armée. Tout aussi fantastique, tout aussi épique, tout aussi légendaire est le spectacle de cet imperator qui

se fait l'arbitre de toute l'Europe, qui pèse les princes et les peuples dans sa main, qui abat et érige les trônes, découpe ou assemble les pays par la force, prend ou donne, pétrit ou modèle l'Europe comme une boule de cire. Les vieilles monarchies, l'Autriche et la Prusse, se sont opposées à lui: elles sont mutilées. L'Autriche cède la Vénétie, l'Istrie, la Dalmatie, le Tyrol, le Trentin et ses territoires de Souabe. La Prusse est réduite à quatre provinces, la Silésie, le Brandebourg, la Poméranie et la Prusse proprement dite.

C'est chez l'Empereur une griserie de puissance. Il simplifie le chaos des nombreux petits États allemands, fonde la Confédération du Rhin, s'en déclare le protecteur, donne au Saint Empire Romain Germanique le coup de grâce, décrète de Vienne que les Bourbons de Naples ont cessé de régner. Plus tard, il fonde le royaume de Westphalie, crée le Grand-Duché de Varsovie, annexe les États du Pape, le Nord du Hanovre, Oldenbourg, les villes hanséatiques, les «provinces illyriennes», occupe le Portugal et l'Espagne.

L'Empereur a pour les siens une sollicitude tout impériale; jamais chef de dynastie n'a pratiqué politique de famille d'aussi grand style. Son frère Joseph est fait roi de Naples, son frère Louis roi de Hollande, son beau-frère Murat grand-duc de Berg, son beau-fils Eugène de Beauharnais épouse une princesse bavaroise, plus tard son frère Jérôme sera roi de Westphalie, Joseph, roi d'Espagne, Murat, roi de Naples. Tout cela ne va pas sans difficultés et sans résistances, mais il faut obéir, le grand frère traite les membres de sa famille comme ses commis.

L'Écroulement.

«Pourvou que ça doure», disait Madame Mère, exprimant dans son français corse ses doutes sur la durée de l'œuvre de son fils. «Pourvu que ça dure», c'était la secrète préoccupation des clairvoyants. «Pourvu que ça dure», pensait aussi l'Empereur à ses heures sombres. Il est vrai que dans les années qui suivirent Tilsit et qui marquent l'apogée de sa domination, jamais pouvoir d'homme ne fut entouré de plus d'éclat.

Du 27 septembre au 14 octobre 1808 Napoléon tint à Erfurt cour plénière pour y recevoir le Tsar. Cette entrevue d'Erfurt devait fournir à l'Europe la démonstration que l'Empereur et le Tsar, unis par les liens de l'amitié, étaient les maîtres de ses destins. Quatre rois et trente-quatre princes avaient été invités ou plutôt commandés à Erfurt, autant de satellites dont l'assemblée devait montrer au Tsar combien de puissants obéissaient à la parole et au geste de l'Empereur. Revues, chasses, spectacles, réceptions, rien ne manqua aux fêtes d'Erfurt. Le grand acteur Talma y joua des tragédies classiques. Lorsqu'il prononça le vers de Voltaire dans Œdipe: «L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux», Napoléon et Alexandre se donnèrent l'accolade. Spectacle grandiose s'il avait été sincère! Mais le Tsar faisait beau visage à mauvaise fortune, au fond il n'aimait pas l'Empereur. Les fêtes d'Erfurt n'étaient que de la comédie, de la poudre aux yeux.

D'Erfurt Napoléon courut en Espagne, où il avait sur les bras une bien vilaine affaire. Il avait essayé de mettre la main sur la couronne d'Espagne en tirant profit du spectacle de scandale et de corruption qu'offrait la famille royale de ce pays. Le père et le fils se haïssaient, la reine était sous la domination d'un aventurier qui était son amant. Sous prétexte d'arbitrer leurs différends, Napoléon invita à Bayonne les princes espagnols. Ils vinrent avec confiance. Une fois qu'ils furent entre ses mains, il les força à abdiquer et donna leur couronne à son frère Joseph. Ce fut une tromperie et un brigandage, une répugnante affaire que ne justifiaient pas, comme il voulait le faire croire, les nécessités de sa lutte contre l'Angleterre et du blocus de cette île par le continent.

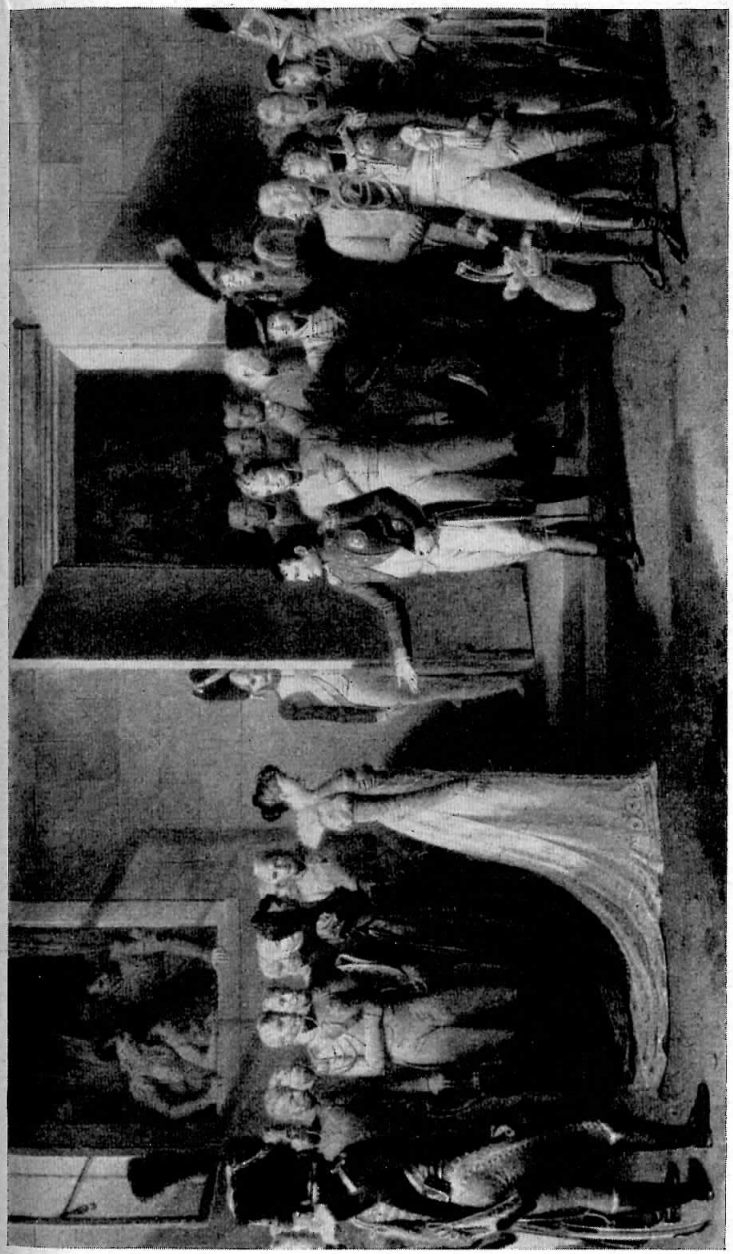
En Espagne se détacha la première pierre de l'avalanche qui devait écraser la fortune napoléonienne. Le premier de tous les peuples, le peuple espagnol se souleva contre le traître et l'envahisseur. Après avoir fait à Erfurt la démonstration de sa puissance, Napoléon se rendit lui-même en Espagne pour y éteindre l'insurrection. Après de durs combats il s'ouvrit le chemin de Madrid, mais il dut bientôt quitter cette capitale, car derrière son dos, en Prusse et en

Autriche, un nouvel orage s'amoncelait; et aussi lui fallait-il surveiller de près, à Paris, ses ministres disgraciés, les vieux intrigants Fouché et Talleyrand. Il laissa donc le maréchal Soult en Espagne avec 300000 hommes de bonnes troupes, qui lui manqueront terriblement dans les combats qu'il va livrer à l'Est. Désormais la guerre continuera sans arrêt en Espagne. C'est une guerre d'un nouveau genre, guerre de guérillas, guerre de surprise et d'embuscade, guerre au couteau menée par tout un peuple fanatique. Enfin il faut compter avec les Anglais, qui ont débarqué en Espagne et que commande un chef opiniâtre, Wellesley. Si bien que jusqu'en 1814 la guerre ne va pas cesser en Espagne et que Napoléon aura à combattre sur deux fronts.

La résistance des Espagnols était un exemple pour toute l'Europe. L'Autriche s'arma, en Prusse le patriotisme se réveilla. Géants jusque là endormis, les peuples prirent conscience de leur droit et de leur force. C'est eux que désormais Napoléon trouve devant lui dans ses guerres qui deviennent des guerres de peuples.

L'Autriche ouvrit les hostilités. La méthode de Napoléon était toujours la surprise. «Activité, activité, vitesse», c'est par ces mots que se terminent les ordres qu'il envoie à ses généraux. Les batailles de cette campagne se jouèrent autour de Vienne et la victoire décisive fut remportée par Napoléon à Wagram, le 5 et 6 juillet 1809. Ce ne fut pas une victoire brillante et facile comme les victoires de jadis, elle fut rudement disputée, car ce n'était pas la Grande Armée qui la remporta, mais une armée où entraient trop d'éléments étrangers. Napoléon n'en imposa pas moins à l'Autriche des conditions très dures, il fallait montrer qu'il pouvait briser en morceaux qui lui résistait.

De nouveau il parut le maître de l'Europe continentale. Son mariage avec la fille de l'empereur d'Autriche, la fille de son ancien rival, n'en était-il pas la preuve? Acte politique, certes, que ce mariage! Napoléon n'avait point eu d'enfants de sa première femme Joséphine. Pour assurer l'avenir de son œuvre, il fallait à son trône un héritier. Il se sépara de Joséphine et Marie-Louise lui donna le fils



Phot. Hachette, Paris.

Arrivée de l'archiduchesse Marie-Louise à Compiègne, 27 mars 1810.
Tableau d'Isabey.

désiré. Dans ce second mariage il voyait un gage de paix et d'avenir; l'Autriche, elle, y voyait, selon le mot de Metternich, un sacrifice fait à «l'ogre» «pour obtenir un temps d'arrêt qui lui permît de se refaire». Cette alliance dynastique était pis que fragile, c'était un mensonge, une tromperie, une illusion.

Illusion encore que ce Grand Empire! A mesure qu'il croissait et grandissait, il allait s'affaiblissant. Tous ces peuples, assujettis à la volonté d'un seul, n'étaient-ils donc que des foules passives, une simple matière à laquelle seul il avait le pouvoir de donner une forme? C'était tourner en dérision tous leurs droits vitaux, c'était même se moquer du simple bon sens. Au banquet qui fut donné en l'honneur du baptême du fils de Napoléon, du roi de Rome, le bourgmestre de Hambourg et le bourgmestre de Rome se seraient salués avec les mots de: «Bonjour, voisin». Hambourgeois et Romains, voisins! C'était de la folie.

Folie aussi que cette politique du blocus continental contre l'Angleterre, politique qui méconnaissait les nécessités de la vie économique des peuples, le besoin de leurs échanges! Oui, plan gigantesque que ce plan qui entendait fermer tous les ports du continent aux vaisseaux de l'Angleterre et la faire, comme il le prétendait, «mourir de pléthore», mais plan inopérant! Le commerce de l'Angleterre en souffrit, mais l'Angleterre n'en mourut pas.

La fin fut un soulèvement général des peuples contre l'Empereur. Déjà, en 1809, pendant les négociations de la paix de Vienne, Napoléon fit une première expérience de l'éveil du sentiment national en Allemagne. Un étudiant saxon, Frédéric Staps, voulut le tuer. Fait prisonnier, il fut amené devant l'Empereur.

— Pourquoi voulez-vous me tuer?

— Parce que vous êtes le malheur de ma patrie.

— Vous êtes une tête exaltée; je vous accorderai la vie, si vous demandez pardon du crime que vous avez voulu commettre.

— Je ne veux point de pardon, j'éprouve le plus vif regret de n'avoir pu réussir.

— Un crime n'est donc rien pour vous?

— Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir.

— Mais enfin, si je vous accorde la vie, m'en saurez-vous gré?

— Je ne vous en tuerai pas moins.

Staps fut fusillé. Il mourut héroïquement, au cris de «Vive la liberté! Vive l'Allemagne! Mort au tyran!» Napoléon se fit relater comment Staps avait affronté la mort. Il ne put se défaire du souvenir de ce brave jeune homme, car en ce dernier lui était apparu l'ennemi le plus redoutable de sa politique, l'image des peuples réclamant leur droit à la vie.

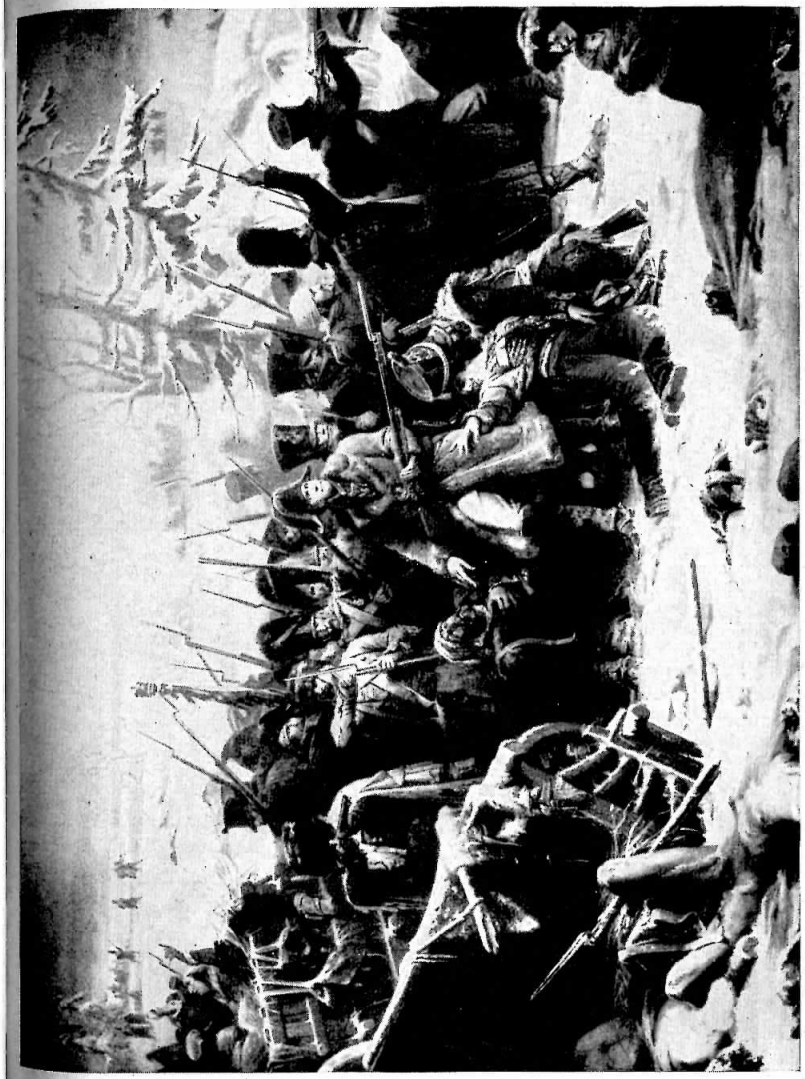
Napoléon ne pouvait se cacher à lui-même que l'Europe ne supportait pas sans frémir le joug de sa politique. En premier lieu, la Russie n'était pas une alliée sûre. Les relations avec elle devenaient de plus en plus tendues. Le Tsar regardait comme une menace la formation du Grand-Duché de Varsovie, il éprouva comme une offense personnelle la déposition de son beau-frère, le duc d'Oldenbourg; enfin le blocus continental causait de grands dommages à la Russie. Elle se prépara à la guerre. Napoléon comprit que s'il ne l'abattait pas, il ne pourrait jamais terminer la guerre contre l'Angleterre, et les soulèvements populaires, appuyés par les Russes et les Anglais, finiraient par faire craquer son trop vaste Empire. Il fallait donc abattre la Russie par une guerre qui serait la dernière, grand espoir qui se révéla encore une fois une grande illusion.

Pour abattre la Russie, Napoléon réunit une immense armée de 650000 hommes, le plus grand rassemblement de troupes que l'Europe eût jamais vu. Le tiers seulement était français. A la tête de cette armée, Napoléon s'engagea dans les plaines sans fin de la Russie. Il livra à Smolensk, à Borodino de sanglantes batailles. A Borodino, d'après un témoignage oculaire, «la grande redoute avait disparu sous une colline de morts et de mourants d'une épaisseur moyenne de 6 à 8 hommes, entassés les uns sur les autres.» Mais l'immensité vide des steppes russes causa à l'armée de Napoléon des pertes plus lourdes encore que ces ba-

tailles. Les paysans avaient enterré leurs vivres, brûlé leurs villages. Les troupes françaises étaient décimées par la faim, les maladies, la désertion; l'intendance était impuissante à assurer le ravitaillement de l'armée et l'on ne pouvait tirer du pays lui-même ce qui manquait. Enfin Moscou apparut aux yeux de l'armée avec les coupoles d'or de ses églises. Enfin on pourra se reposer dans cette grande ville, trouver des vivres, peut-être traiter de la paix! Mais quoi? Tout est vide, tout est désert, ici aussi un silence de mort! Napoléon s'installe au Kremlin, dans le palais des Tsars, mais deux jours après il en est chassé par l'incendie. Moscou brûle, les Russes ont mis le feu à leur ville qui flambe pendant cinq jours. Impossible d'hiverner sur ces ruines!

L'armée est déjà réduite des cinq sixièmes. Le 19 octobre, la retraite commence, une épouvantable retraite. Les hommes s'en vont à travers la neige, par 18 à 20 degrés de froid, les habits en loques, tels des épouvantails et des squelettes, poursuivis par les escadrons tourbillonnants des cosaques, les vols de corbeaux, les bandes de chiens. Les traces de l'armée sont marquées par les milliers de cadavres d'hommes et de chevaux que l'on trouve chaque matin gisant autour des feux éteints des bivouacs. Il y eut au passage de la Bérézina des scènes terribles. Les pontonniers avaient réussi, en travaillant dans l'eau glacée, à établir deux ponts de chevalets; l'un s'écroule sous le poids des masses d'hommes qui s'y pressent, l'autre est balayé par les boulets ennemis. Pour passer, c'est un combat bestial à la vie ou à la mort. Au milieu de l'horreur de cette retraite désespérée il y eut des exploits magnifiques. Le maréchal Ney, «le brave des braves», commandait l'arrière-garde; un fusil à la main, comme un simple grenadier, il couvrait la retraite des siens.

La débâcle russe fut, selon le mot de Talleyrand, le commencement de la fin. Les Allemands avaient vu les débris de la Grande Armée traverser leur territoire. L'heure que tout un peuple espérait, l'heure de la délivrance, avait sonné. Les princes, les diplomates hésitaient encore, tant



Phot. Les archives photogr. d'art et d'histoire, Paris.

Maréchal Ney durant la retraite de Russie.
Tableau d'Yvon.

Musée de Versailles.

était grand le prestige de Napoléon; mais le peuple était là, la grande réalité que Napoléon, le grand réaliste, ne voulait pas connaître et l'enthousiasme belliqueux du peuple entraîna les gouvernants.

Désormais le rôle des peuples est changé. Auparavant, c'étaient les armées révolutionnaires des Français qui avaient eu l'esprit offensif, parce qu'elles avaient foi en un idéal de liberté, d'égalité, de fraternité. Maintenant l'élan était passé aux armées de volontaires allemands animés de l'idéal de l'indépendance des nations et des peuples. Le soldat français n'apparaissait plus que comme le soudard d'un despote.

La guerre de l'indépendance européenne commença. La France ne pouvait plus offrir à Napoléon que des conscrits de 18 ou 19 ans et des vétérans fatigués. Il avait exigé d'elle de trop grands sacrifices, on le haïssait; pour le peuple des campagnes dont il dévorait les jeunes gens il était devenu «l'ogre de Corse». L'Empereur put cependant encore joindre à ses nouvelles levées les troupes de la Confédération du Rhin et il fut vainqueur des Russes et des Prussiens à Lutzen et à Bautzen, mais ces victoires furent sans résultat, elles n'amenèrent qu'un armistice.

C'est l'Autriche, demeurée jusqu'à présent sur la réserve, qui fit pencher l'aiguille de la balance. En passant du côté des Russes et des Prussiens, elle décida du sort du Grand Empire. La grande bataille de Leipzig des 16, 18 et 19 octobre 1813, la bataille des Nations, mit fin à la domination de Napoléon sur l'Allemagne. Pendant la bataille les Wurtembergeois et les Saxons passèrent du côté des Alliés, les Français manquèrent de munitions le dernier jour et, au moment de la retraite, les sapeurs ayant fait sauter trop tôt le pont de l'Elster, une partie de leur armée fut coupée et faite prisonnière. Les troupes restantes, découragées, refluèrent en désordre vers le Rhin.

La France fut envahie. Napoléon rassembla ses dernières recrues, blancs-becs qui ressemblaient à des filles et que l'on appelait les Marie-Louise. Il tint cinq mois encore; il montra qu'il n'avait rien perdu de son génie militaire, exécuta d'admirables manœuvres, vainquit à Montmirail,

Château-Thierry, Nangis, Montereau; mais il fut débordé de toutes parts par les Alliés, battu à son tour à Bar-sur-Aube, Laon, Arcis-sur-Aube, La Fère-Champenoise. Il manque de réserves, ses troupes n'ont point d'instruction, ses généraux fatigués obéissent mal, le peuple dont le sang coule à flots, éprouve devant la guerre la même répulsion que jadis devant les horreurs de la Terreur. Le 31 mars, les Alliés entrent à Paris. Sur la proposition de Talleyrand le Sénat décrète la déchéance de l'Empereur et de sa famille. Napoléon était à Fontainebleau avec 60000 hommes. Il résolut de tenter la délivrance de Paris par un coup désespéré. Cette fois les maréchaux refusent d'obéir et le forcent d'abdiquer le 11 avril 1814. Les Alliés lui donnèrent la souveraineté de l'île d'Elbe, où il se rendit avec 800 de ses vieux soldats.

Mais il restait l'homme ambitieux et audacieux, le risque-tout à l'affût des occasions. Les folies des Bourbons revenus, le mécontentement de la France, les disputes du Congrès de Vienne, lui firent tenter une dernière fois sa chance. Il quitta l'île avec 700 hommes et débarqua en France. Il ne s'était pas trompé dans ses hardis calculs. La France est pour la paix, elle sait que Napoléon c'est la guerre, cependant elle joue encore sa chance sur lui, tant le pouvoir de fascination de l'Empereur est grand. En face de Grenoble, il rencontre des troupes envoyées contre lui par le nouveau roi, elles portent la cocarde blanche. Napoléon s'approche seul.

«Le voilà. Feu!» crie un capitaine.

Lui ouvre son manteau et crie d'une voix calme et forte: «S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son Empereur, il peut le faire. Me voilà.»

«Vive l'Empereur!» est la réponse. Les soldats jettent par terre la cocarde blanche, mettent leur shako au bout de leur bayonnette et acclament leur ancien chef, ils se jettent à ses genoux, touchent ses bottes, son sabre, son manteau; c'est une adoration.

Au Congrès de Vienne la nouvelle du retour de Napoléon fut un coup de tonnerre. Une heure après, les aides de

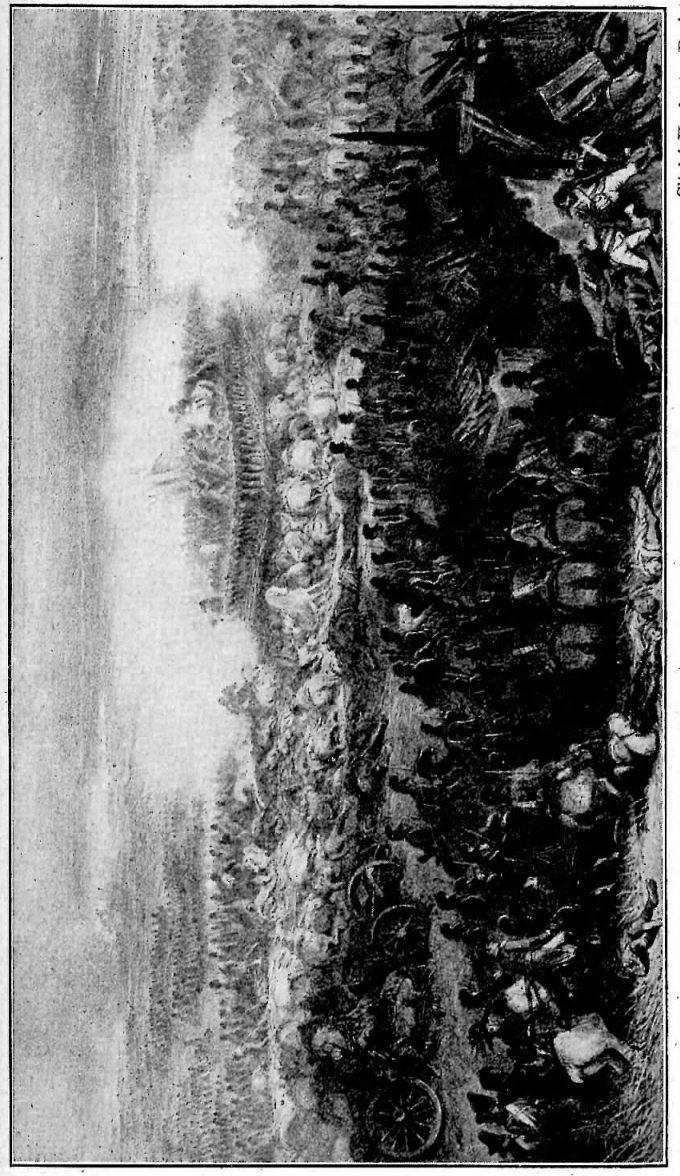
camp partaient à bride abattue dans toutes les directions. La guerre avait recommencé. Napoléon avait été déclaré «le perturbateur du repos du monde». Il fallait l'abattre définitivement.

Deux armées alliées se trouvaient en Belgique, l'une anglaise sous Wellington, l'autre prussienne sous Blucher. Napoléon résolut de marcher contre elles, de prévenir leur jonction, et de les battre l'une après l'autre. La bataille décisive fut livrée à Waterloo. Déjà les troupes de Wellington étaient profondément ébranlées, quand Blucher parut et enleva la victoire. En vain Ney, à la tête de 10000 cavaliers, avait fait une charge désespérée contre les Anglais, en vain la garde impériale resta sur le champ de bataille jusqu'à la nuit, refusant de se rendre. La bataille était perdue. L'armée française, prise de panique, s'enfuit en flots désordonnés, poursuivie par la cavalerie de Gneisenau.

Waterloo, c'était la fin de l'Empire. Les Alliés entrèrent à Paris pour la seconde fois et le deuxième traité de Paris reporta la France en deçà de ses frontières de 1790. Napoléon s'était enfui à Rochefort. N'ayant pu s'embarquer pour l'Amérique, il se rendit à l'Angleterre, qui, après entente avec les Alliés, le retint prisonnier de guerre et le transporta à Sainte-Hélène.

Le géant devant lequel l'Europe avait tremblé, était maintenant réduit à l'impuissance dans une île lointaine, tel un nouveau Prométhée enchaîné à son rocher. A lui aussi un vautour rongeait le foie. Ce vautour, c'était l'oisiveté.

Ses plans avaient tenu, des années durant, l'Europe en haleine. L'Europe même lui avait paru trop petite. Aucun obstacle ne l'avait effrayé et il avait prononcé cette parole téméraire: «Le mot 'impossible' n'est pas français.» De petit officier, il s'était élevé à la dignité impériale; à travers l'horreur des guerres et les triomphes des victoires, il avait en impérator conduit ses légionnaires des déserts brûlants de l'Égypte aux steppes glacées de la Russie. Ses campagnes avaient coûté la vie à 1700000 Français et à deux millions de non-Français. L'homme qui avait bouleversé le monde



Cliché Hachette, Paris.

Retraite du bataillon sacré à Waterloo.
Lithographie de Raffet.

et dans la tête duquel couvait un perpétuel incendie, était là, dans la plénitude de sa force, encerclé dans sa petite île, occupé à une misérable petite guerre contre un gouverneur, à la tête et au cœur étroits de geôlier, qui ne songeait qu'à lui rendre l'existence insupportable. Quand il sortait, il se heurtait à des sentinelles anglaises; voulait-il mettre son cheval au galop, il se heurtait aux limites imposées à ses promenades. Il vivait à l'étroit dans une demeure misérable, infestée de rats. L'île était stérile, battue des vents de l'Océan. La correspondance du prisonnier était surveillée, il était sans nouvelles de sa femme et de son fils, qui vivaient dans un monde hostile. Autour de lui, on se querellait et s'ennuyait. . . .

La grise monotonie, l'indicible désolation de cette existence minaient son âme et son corps. Cependant il y avait encore une occupation à laquelle il pouvait appliquer les forces de son intelligence: il dictait ses mémoires, il y racontait ou plutôt expliquait et commentait les grands faits de sa vie.

Son martyre dura six ans. Le mal du cancer mit fin à ses souffrances morales et physiques. Le 5 mai 1821, il rendit à Dieu «le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine».

A. MALBLANC

NAPOLÉON

Komentar priredio Dr. MILIVOJ STOJŠIĆ

Jeunesse

3] origine, *f.* podrijetlo
profondément, *adv.* duboko; sasvim
racheter otkupiti
Génois,[1] *m.* Đenovljanin
conduite,[2] *f.* vođenje, upravljanje
envahisseur, *m.* osvajač
vain, e; *a.* uzaludan
soumission, *f.* pokoravanje
faire sa soumision podvrći se
affaire, *f.* posao, stvar
une petite affaire malenkost
becquée *f.* pun kljun hrane ili čega drugog

assurer la becquée hraniti
maisonnée, *f.* svi članovi jedne obitelji, koji žive u istoj kući, svi ukućani

convenable, *a.* pristojan, prikladan
carême, *m.* korizma, uskršnji post
queue, *f.* rep, držak
poêle [čit. poal], *f.* tiganj, tava
le cuisinier Carême tenait la queue de la poêle kuhar „Post" upravljao je drškom tave, (u kući se živjelo oskudno).
ménagère, *f.* domaćica, kućanica
économe, *a.* štedljiv
Madame mère, careva majka, carica majka
mettre de côté staviti na stranu; štedjeti
appauvrir učiniti siromašnim; osiromašiti
appauvri, e, osiromašen
écu, *m.* talir
ni terre ni écus ni zemlje ni novaca
fierté, *f.* ponos
campagne, *f.* rat, ratovanje
faire campagne ratovati
maquis, *m.* guštara. čestar (zemljište obraslo trnjem)

rude; *a.* hrapav, neravan, oštar
siffler zviždati, fućkati
lancer baciti
écumer pjeniti se
écume, *f.* pjena
vaillant, e; *a.* hrabar, odvažan
vénération, *f.* poštovanje
4] natal, e; *a.* rodni
ailleurs, *adv.* drugdje

âpre; *a.* grub, oštar
inculte; *a.* neobrađen
gorge, *f.* klanac, ždrijelo, ponor
demeure, *f.* stan
écarté, e; *a.* udaljen, stavljen na stranu
austère; *a.* strog, ozbiljan
têtu, e; *a.* tvrdoglav
batailleur; *a.* i *subst. m.* svadljivac, nasrtljiv čovjek
dompter [čit. dõte] ukrotiti
imposer naložiti, narediti
en imposer ulivati poštovanje, imponovati

égratigner ogrepsti
redoutable; *a.* strašan, opasan
délicieux, se; *a.* divan, prekrasan
enlever oteti, oduzeti
grâce à zahvaljujući
bourse, *f.* novčarka; stipendija
qualité, *f.* osobina, svojstvo
en qualité de u svojstvu . . ., kao . . .
Brienne[3]
religieux, *m.* redovnik
frais, *m. pl.* troškovi
internat, *m.* internat, zavod za đake u kojem se hrani, stanuje i poučava
coudée, *f.* lakat (mjera za dužinu)
avoir les coudées franches imati slobodne, odrešene ruke; slobodno se kretati

expérience *f.* iskustvo
clairon, *m.* trublja
éclat, *m.* prasak, graja, buka; glas, zvuk
éclat de rire grohot, grohotan smijeh
à la française na francuski način
à la corse na korzikanski način
drôle; *a.* smiješan
surnom, *m.* nadimak
paille, *f.* slama, slamka
gêner smetati, bacati u nepriliku
renfermer ponovo zatvoriti; **se renfermer en soi-même** ući u sebe

à l'écart (*m.*) *adv.* nasamo, zasebno
sombre; *a.* mračan, sjetan, natmuren
solitaire; *a.* osamljen, samotan
favori, ite; *a.* najmiliji, najdraži
propriété, *f.* svojina, posjed
congé; *m.* dopust, odmor
là-bas tamo dolje, tamo
chez eux kod njih, kod kuće

[1] Francuska je otkupila Korziku 1768.
[2] Paoli je upravljao ustankom Korzikanaca još od 1755, ali morade 1769 uzmaći pred Francuzima i pobjegne u Englesku. Uz pomoć engleske vojske vrati se 1789 na Korziku i pokuša još jednom da oslobodi Korziku od Francuza. Ali pokušaj propade; Paoli se vrati ponovno u Englesku i umre tamo 1807.
[3] Brienne-le-Château, gradić u Champagne-i.

de chez eux od kuće
souci, *m.* briga
5] brillamment, *adv.* sjajno
doué, ée; *a.* nadaren, darovit
fond, *m.* dno, temelj
à fond; *adv.* potpuno, temeljito
se passionner zanositi se, zanijeti se
avide; *a.* nezasitan, požudan
infatigable; *a.* neumoran
ermitage, *m.* osama, samotno mjesto
dévorer proždirati, gutati
Léonidas, Caton . . . Brutus[1]
aliment, *m.* hrana
convenir pristajati, sviđati se
cadet, ette; *a.* i subst. mlađi; kadet (pitomac oficirske škole)
cadet gentilhomme kadet plemić
sensible; *a.* osjetljiv
dépenser trošiti
large; *a.* širok
jouir largement obilno uživati
épargner štedjeti
tolérable; *a.* podnošljiv, snošljiv
la plupart du temps ponajviše
bûcher bubati, gruvati (đački izraz)
se plonger predati se potpuno nečemu (čitanju)
adolescent, *m.* mladić
regarder en face gledati u lice
aide, *f.* pomoć
poste, *m.* mjesto, namještenje
être reçu biti primljen; položiti ispit
parement, *m.* ukras, n a r a m e n i c e
tourmenter mučiti, kinjiti
tirer d'affaire izvući iz poteškoće
Valence[2]
initier [čit. i n i s j e] uvesti u
pratique, *f.* praksa, vršenje, izvršenje
6] échelle, *f.* ljestve
commencer en bas de l' échelle početi odozdo
caporal, *m.* kapral, kaplar
ardeur, *f.* žar, gorljivost
exécuter izvršiti
précieux, se; *m.* dragocjen, skupocjen
règle précieuse entre toutes zlatno pravilo
le sien, la sienne svoje
il la fit sienne prisvojiti si što
mondain, e; *a.* svjetski ,društveni
retenir zadržati
avenir, *m.* budućnost
pressentiment, *m.* slutnja, predosjećaj
annotation, *f.* bilješka
indéchiffrable, *a.* nečitljiv, zamršen
italianisme, *m.* svojstvenost talijanskog jezika
acharné, e; *a.* žestok, strastven
Auxonne [čit. oson] **(na Saône-i, nedaleko Dijon-a)**
se figurer zamisliti, pretstaviti si
chuchoter šaputati
privation, *f.* oskudica
tâche, *f.* posao, zadatak
gratter strugati, sastrugati; potajno zarađivati
récolter žeti, brati
soulager (de) oteretiti, olakšati
charge, *f.* teret, briga
prendre à sa charge preuzeti brigu oko čega
potage, *m.* juha
étroit, e; *a.* uzak
être bien à l'étroit bijedno, skučeno živjeti
défoncer probiti dno
un fauteuil à demi défoncé naslonjač na pola provaljen
canner trskom oplesti
chaise cannée stolac trskom opleten
malle, *f.* kovčeg
cabinet, *m.* sobica
matelas, *m.* strunjača
mûr, e; *a.* zrio
ambitieux, euse; *a.* častoljubiv, slavohlepan
orage, *m.* oluja, bura
8] répercussion, *f.* odjek, posljedica
bouleverser poremetiti, srušiti
éclater planuti
abattre oboriti
maint, e; *a.* mnogi
vermoulu, e; *a.* crvljiv, rastočen od crva
éprouver iskušati
fondement, *m.* temelj, osnova, podloga
révéler otkriti
néfaste; *a.* koban, nesretan

Corse et Révolutionnaire

enthousiasme, *m.* oduševljenje
sang-froid, *m.* hladnokrvnost
témoin, *m.* svjedok
envahissement, *m.* provala, osvajanje

[1] **Leonida** spartanski kralj 80 pr. Kr., poginuo s 300 Spartanaca braneći Termopile od Kserksove vojske. Jedan od najsvijetlijih primjera požrtvovnosti za domovinu.

Katon stariji (234—149 pr. Kr.) cenzor u Rimu 184, protivnik raskoši, mrzio Kartagu (C e t e r u m c e n s e o . . .)

Katon mlađi (95—46 pr. Kr) rim. republikanac, Cezarov protivnik.

Brut (L u c i j e J u n i j e, oko 510 pr. Kr.) svrgnuo Tarkvinija Oholog, rimskog kralja. Jedan od prvih rimskih konzula koji je dao svoje vlastite sinove pogubiti radi sudjelovanja u uroti protiv republike.

Brut (M a r k o J u n i j e, 86—42 pr. Kr), sestrić m l a đ e g K a t o n a, glava zavjere protiv Cezara, podlegao na čelu republikanske vojske kod Filipa.

[2] Gradić na rijeci **Rhône-i.**

Tuileries,[1] *f. pl.* (zapravo: ciglana) kraljevski dvor
haillon, *m.* dronjak
saccager pljačkati
brailler vikati, derati se
hurler urlati, zavijati
coiffer pokriti glavu šeširom, kapom
coiffé de pokriven šeširom, kapom
bonnet, *m.* kapa
le bonnet rouge[2] crvena kapa
carrousel; *m.* vrtuljak; viteška igra na konjima
la place du C.[3]
canaille, *f.* fukara, rulja, šljam
se ruer navaliti, jurnuti
assaut, *m.* juriš, napadaj
prendre d'assaut zauzeti na juriš
suisse; *a.* švicarski
les gardes suisses švicarska garda (kralj. tjelesna straža)
horrible; *a.* grozan, jeziv, strašan
en finir avec učiniti kraj čemu, svršiti se
subir qc. podnijeti
raillerie, *f.* šala, ruganje
distribuer podijeliti, podjeljivati
poing, *m.* pesnica
proie, *f.* plijen
être en proie biti izvrgnut nečemu
toujours, *adv.* uvijek, ipak, pritom
destin, *m.* sudbina
noter zabilježiti, pribilježiti
sein, *m.* grudi; krilo
berger, *m.* pastir
prolongation, *f.* produženje
permission, *f.* dopust, otsustvo
file, *f.* red
à la file; *adv.* jedan za drugim, redom, uzastopce
9] ardent, e; *a.* vatren, žarki
attachement, *m.* privrženost, odanost
déception, *f.* razočaranje
rupture, *f.* prekid
formation,[4] *f.* obrazovanje
de plus en plus sve više i više
partisan, *m.* pristaša
lieutenant-colonel, *m.* potpukovnik
volontaire; *a.* i *subst.* dobrovoljan; dobrovoljac
émeute, *f.* pobuna, uzbuna
compatriote, *m.* zemljak
voilà que tad se dogodi da . . .
vénérer poštovati
étendard, *m.* barjak, zastava
dessus, *adv.* gore; **le dessus** gornji dio; **prendre le dessus** nadvladati
traître, *m.* izdajica
dévaster opustošiti
être sous le coup de biti izložen čemu
vendetta, *f.* (korzikanska) krvna osveta
embarquer ukrcati (se)
dénuement, *m.* oskudica, neimaština
perspective, *f.* izgled, pogled
utiliser iskoristiti
audacieux, se; *a.* smion, odvažan

Bientôt Général

guerre civile, *f.* građanski rat
Convention, *f.* konvent, narodna skupština (1792)
terreur,[5] *f.* užas; strah i trepet
régime (*m.*) de terreur strahovlada
sommaire; *a.* kratak; zbijen, površan
guillotine, *f.* gijotina (po izumitelju G u i l l o t i n u)
suspect, [čit. süspe] **e;** *a.* sumnjiv
flot, *m.* val, talas
soulèvement, *m.* ustanak
se produire rađati se, stvarati se
Vendée,[6] *f.*
place forte, *f.* utvrđeno mjesto, tvrđava
embosser usidriti; učvrstiti brod, da stoji poprijeko, a ne uzduž
rade, *f.* luka (prirodno pristanište)
conventionnel, elle; *a.* ugovorni; član konventa
siège, *m.* opsada
10] clef, *f.* ključ
couler potopiti
concevoir shvatiti, zasnovati
s'ouvrir à qn. de qc. povjeriti se nekome, otkriti mu svoju misao
général en chef vrhovni general, vrhovni zapovjednik

[1] Bonaparte je bio za vrijeme Revolucije 1789—1793 većinom na Korzici. Bio se izložio štaviše opasnosti da ga kao emigranta brišu iz vojnog popisa. Zato se uputi u Paris da se prijavi kod vojnih vlasti, i bio je tako svjedokom juriša na kraljevski dvor (Tuileries).

[2] C r v e n a k a p a, koju su nosili revolucionari bila je nazivata i f r i g i j s k o m k a p o m i važila kao simbol Revolucije.

[3] Trg C a r r o u s e l nalazio se ispred T u i l e r i j a, a nazvan je bio tako po viteškoj igri na konjima. 10 augusta 1792 provali svjetina u kraljevski dvor i Š v i c a r s k a g a r d a bude poubijana. Kralj potraži utočište u dvorani za sjednice »Z a k o n o d a v n e s k u p š t i n e« koja odluči da se kraljevstvo dokine. Poslije toga odvedoše kralja kao zarobljenika u T e m p l e.

[4] Bonaparte zahvaljuje svoje obrazovanje Francuzima. Kad se je poslije boravka od osam godina u Francuskoj povratio na Korziku, vrlo se je teško izražavao u korzikanskom dijalektu. Čitajući mnogo upoznao se je s temeljnim mislima Revolucije.

[5] Konvent je trajao od septembra 1792 do oktobra 1795. Strahovlad je bijesnila u godinama 1793 i 1794.

[6] **Vendée** depart. u jugozap. Francuskoj, čuven zbog rojalističkog otpora za Francuske revolucije.

Toulon est là[1]
coude, *m.* lakat
mâtin, *m.* ovčarski pas; surovo, neprijatno čeljade
ferrer okovati
ferré, e; *a.* potkovan; dobro upućen u neku stvar
incapable; *a.* nesposoban
approbation, *f.* odobrenje
or, cj. no, ali
surveiller nadzirati, nadgledati
jaloux, se; *a.* ljubomoran
représentant, *m.* pretstavnik
commissaire, *m.* komesar, izaslanik
besoin, *m.* potreba, nužda
terme, *m.* izraz; *pl.* odnosi
être en bons termes avec qn. biti skim u dobrim odnosima
laisser faire qn. pustiti da radi, dozvoliti
guenille, *f.* dronjak, prnje
début, *m.* početak
frêle; *a.* krhak, slabačak, nježan
jeunet, ette; *a.* mlađahan, vrlo mlad
gars, *m.* [čit. g a] momak
blanc-bec, *m.* žutokljunac
tenir debout ustrajati, odoljevati
sans-culotte,[2] *m.* sankilot, skrajnji republikanac
meurtrier, ère; *a.* ubojnički, ubilački
ériger postaviti
écriteau, *m.* natpis, obješen oglas na ploči
c'est à qui . . . natječu se tko . . .
ce fut à qui aurait l'honneur natjecali su se tko će imati čast
entreprise, *f.* poduzeće, pothvat, izvršivanje plana
11] finir par faire qc. napokon učiniti nešto
revenir ovdje: pripasti, pripadati
mérite, *m.* zasluga
récompense, *f.* nagrada
inespéré, e; *a.* neočekivan, iznenadan
ascension, *f.* uspon
chute, *f.* pad
pouvoir, *m.* moć, vlast
estimer poštovati, uvažavati
protecteur, *m.* zaštitnik, pokrovitelj
entraîner povući sa sobom
emploi, *m.* namještenje, služba
incertitude, *f.* neizvjesnost, nesigurnost
morose, *a.* mrzovoljast
d'un coup iznenada
vague, *f.* val, talas
précipiter strovaliti, svrgnuti
de plus nadalje, dalje
une fois de plus još jednom
péril, *m.* opasnost
mécontentement, *m.* nezadovoljstvo
comploter potajno spremati, spremati urotu
section, *f.* odio, odjeljak
veille, *f.* bdijenje; **la veille de** uoči
avertir obavijestiti, upozoriti
charger naložiti, staviti u dužnost
réprimer suzbiti, ugušiti
sédition, *f.* pobuna, buna, ustanak
disponible, *a.* raspoloživ
embarrasser dovesti u nepriliku, zadavati brigu
ressource; *f.* pomoć
homme de ressource dovitljiv čovjek
merveille, *f.* čudo; **faire merveille** činiti čudesa
inoccupé, e; *a.* nezaposlen, besposlen
réflexion, *f.* razmišljanje
jouer qc. odigrati
12] mesure, *f.* mjera
témoigner de pokazati, svjedočiti
clairvoyance, *f.* pronicavost, oštroumnost
insurgé, *m.* ustaša, buntovnik
s'emparer prisvojiti
sablon, *m.* vrlo sitan pijesak, pržina
camp (*m*) **des Sablons**[3]
colonne, *f.* kolona, vojnička četa
se présenter pojaviti se
abord, *m.* pristup, ulaz
garnir de snabdjeti, zaposjesti, spremiti za odbranu
essayer de qc. pokušati
Saint-Roch [čit. s ĕ r o k][4]
raison, *f.* razum
avoir raison de pobijediti koga, odnijeti pobjedu nad kim
dès; *prép.* već
Vendémiaire[5]
écraser uništiti
cave; *a.* šupalj, upao
gazette, *f.* novine
abonder obilovati
exploit, *m.* podvig, junačko djelo
rapport, *m.* izvještaj
sauveur, *m.* spasilac
selle, *f.* sedlo
être bien en selle čvrsto sjediti u sedlu
répression, *f.* suzbijanje
13] étrier, *m.* stremen
monture, *f.* konj
attirer privlačiti, primamiti
impatient, e; *a.* nestrpljiv
laurier, *m.* lovor
auparavant, *adv.* prije
gêne, *f.* oskudica, neimaština
assignat,[6] *m.* papirnati novac
la société d'après la Terreur društvo poslije Strahovlade

[1] Bonaparte, je time htio reći: Tko vlada tvrđavom É g u i l l e t t e, vlada u isti mah i tvrđavom T o u l o n.

[2] Sans-culotte, bez kratkih hlača, koje su bile znak građanske ili plemićske nošnje.

[3] U ravnici S a b l o n s bijaše vojničko vježbalište. Sada je taj kraj izgrađen. Nalazi se zapadno od Pariza.

[4] Crkvica se nalazi u ulici St. H o n o r é, usred Pariza.

[5] 13 V e n d é m i a i r e (po revolucion. kalendaru) je 5 o k t o b r a.

[6] Papier-monnaie dont la valeur était assignée sur les biens nationaux: créés en 1789, les assignats furent supprimés en 1797.

créole, *m.* i *f.* kreol, kreolka (potomci Evropljana, rođeni u nekadanjim španjolskim i portugalskim kolonijama)
réputation, *f.* ime, ugled, dobar glas
tache, *f.* mrlja, pjega
s'éprendre de zaljubiti se

La Campagne d' Italie

trentaine, *f.* tridesetak, oko trideset
affamé, e; *a.* izgladnio
pillard, *a.* i *subst.* pljačkaški; pljačkaš
miséreux, se; *a.* bijedan, ubog, siromašan
Stendhal[1]
Milan,[2] *m.*
empeigne, *f.* gornji dio cipele
reluisant, e; *a.* blistav, sjajan
semelle, *f.* potplat, đon
surhumain, e; *a.* natčovječan
accomplir izvršiti
miracle, *m.* čudo
but, *m.* cilj, svrha
14] acharnement, *m.* žestina
cesse, *f.* prekid; odmor
état-major, *m.* štab, stožer
entendre ovdje: namjeravati
détromper izvesti iz obmane, zablude
bref, brève; *a.* kratak
tranchant, e; *a.* rezak, oštar
expliquer objasniti
réplique, *f.* odgovor
geste, *m.* pokret, kretnja
congédier otpraviti, otpustiti
chétif, ive; *a.* slabašan, slab
transpercer probijati, probiti
moelle, *f.* [čit. m o a l] srž, moždina
saisir zgrabiti
saisi, e; *a.* smeten, zbunjen
bée; *a.* otvoren
bouche bée otvorena usta
bas-fonds, *m. pl.* ološˇ, fukara, najniži slojevi
sacrer kleti, huliti
jurer kleti
bout, *m.* kraj, konac
un petit bout ulomak, okrajak, okrnjak, škrbina
autoriser ovlastiti
fusiller strijeljati
exciter poticati, podbadati
maraude, *f.* pljačka vojnika
mutinerie, *f.* pobuna
à quoi bon . . .? čemu to? na što to?
marché, *m.* trg, tržište
par dessus le marché preko svega još i
la bonne mesure dobra mjera
salaison, *f.* soljenje, soljeno meso
botte, *f.* snop, svežanj
foin, *m.* sijeno
procurer pribaviti, nabaviti
fournisseur, *m.* dobavljač
passer prolaziti, propustiti
retard, *m.* zakašnjenje
livraison, *f.* predaja, isporuka
détournement, *m.* pronevjerenje
mise (*f.*) **au point,** dotjerivanje, namještanje, udešavanje
réaliser ostvariti, izvršiti
hardi, e; *a.* odvažan, smion
non-activité *f.* besposlenost
en non-activité bez službe; na raspoloženju
mention, *f.* napomena
allons donc! *interj.* hajde de!
15] abandonner prepustiti; posve napustiti
prudent, e; *a.* razuman, oprezan
élan, *m.* zanos, polet
ventre, *m.* trbuh
une fois que čim jednom, kad jednom
insouciant, e; *a.* bezbrižan
emmener [čit. ãm'ne] odvesti
fatignues, *f. pl.* umor, napor
sacrifice, *m.* žrtva
sortilège, *m.* čarolija
vertige, *m.* omama, vrtoglavica, zanos
se dépasser prijeći, nadmašiti
formidable; *a.* strašan, strahovit, golem
partie, *f.* dio, partija (u igri)
c'est que zbog toga
bilieux, se; *a.* žučljiv, razdražljiv
décharné, e; *a.* vrlo suh, mršav
grelotter cvokotati, drhtati od zime
épargner štedjeti
moustache, *f.* brkovi
dévouement, *m.* odanost, privrženost
attendrir umekšati, ganuti
16] renommée *f.* dobar glas, ugled, slava
tel, telle; *a.* takav, tako na primjer
enlever oteti
s'engager uputiti se
pas (*m.*) **de charge** (*f.*) trk na juriš
mitraille, *f.* karteč, zasipanje olovom i čelikom
franchir prijeći, prelaziti
fléchir popustiti
bouger micati se
essence, *f.* biće, bistvo
étincelle, *f.* iskra
ambition, *f.* slavoljubivost, slavohlepnost
borne, *f.* kamen međaš, međa, granica
mépris, *m.* prezir
s'élancer baciti se, zaletjeti se, jurišati
marais, *m.* močvara
de bien peu za malo
enfer, *m.* pakao
indestructible; *a.* nerazoriv, neuništiv
émerveillement, *m.* udivljenje

[1] **Henri Beyle** (1783—1842), pseudonim **Stendhal,** bijaše poštovalac Napoleona. Sudjelovao u njegovim ratovima. Napisao djelo **Vie de Napoléon**.

[2] Francuska vojska uđe u Milan 15 maja 1796.

Directoire, *m.*[1] direktorij, upravno vijeće
détresse, *f.* bijeda, neimaština
contribution, *f.* ratni porez
soumettre pokoriti, svladati
coffre, *m.* sanduk, blagajna, kasa
afflux *m.* [čit. aflü] pritjecanje
inquiétude, *f.* nemir, briga
menace, *f.* prijetnja
18] administrer upravljati
trêve, *f.* primirje
traité, *m.* ugovor
se conduire ponašati se
tenter pokušati
adjoindre pridati, pridružiti
collaborateur, *m.* suradnik
surveillant, *m.* nadzornik
ne pas manquer de ne propustiti
démission, *f.* ostavka
indispensable; *a.* nuždan, neophodan
suite, *f.* pratnja
à la suite de poslije čega, usljed
potentat, *m.* vladar
bigarré, e; *a.* šaren
négocier pregovarati
fréquenter qn. posjećivati, družiti se
hommage, *m.* poštovanje
dû (*pl.* dus, part. pas. od **devoir**) dužan, propisan
garde (*m.*) **du corps** tjelesna garda, stražar
arbitre, *f.* izbrani sudija
créer stvoriti, stvarati
constitution, *f.* ustav
réaliste, *m.* realist, pristalica stvarnosti
dogme, *m.* dogma, istina na osnovu vjerovanja
modeler sur udesiti prema
circonstance, *f.* okolnost, prilika
particulier, ère; *a.* poseban
avocat, *m.* advokat, branilac
contrecarrer usprotiviti se komu; sprečavati
lors de u času
pacifique; *a.* miroljubiv
honorable; *a.* častan
préliminaire, *m.* prethodni pregovori
avoir lieu dogoditi se, izvršiti se
signature, *f.* potpis, potpisivanje
céder napustiti, prepustiti
Pays-Bas, *m. pl.* Nizozemska, Holandija
compensation, *f.* naknada, otšteta
clause, *f.* uslov, odredba
approuver odobriti
cession, *f.* ustupanje, prepuštanje
dédommagement, *m.* otšteta
allégresse, *f.* veselje, radost
19] nue, *f.* oblak
porter aux nues dizati u nebesa, kovati u zvijezde
compte, *m.* račun
germe, *m.* klica, zametak
complication, *f.* zaplet

L' Expédition d' Égypte.

hostilité, *f.* neprijateljstvo
séculaire; *a.* stogodišnji, vjekovni
se disputer qc, svađati se, prepirati se
suprématie, *f.* [-si] nadmoćnost, prvenstvo, vrhovna vlast
suprématie navale nadmoć na morima
guerre (*f.*) **de Sept Ans**[2] Sedmogodišnji rat
maîtresse, *f.* gospodarica
fixe; *a.* postojan, stalan
inexécutable; *a.* neizvršiv
s'empresser žuriti se
s'ennuyer dosađivati se
instable; *a.* nestalan, nepostojan
faveur, *f.* naklonost
frapper udariti, iznenaditi
imagination, *f.* mašta, fantazija
magie, *f.* čar, čarolija
sobre; *a.* trijezan
calculateur, *m.* račundžija
taupinière,[3] *f.* krtičnjak
bouleversement, *m.* prevrat, preokret
en avant (pour) . . . ! napred . . . !
recruter prikupiti
géometre, *m.* mjernik, geometar
20] chimiste, *m.* hemičar
explorer istraživati
légendaire; *a.* legendaran, čuven, slavan
génie, *m.* mjerništvo, inženjerstvo
Rosette[4]
graver urezivati, rezati u (drvu, kamenu)
hiéroglyphe, *m.* staro egipćansko pismo
déchiffrer odgonetati, pročitati
audace, *f.* smionost
marin, *m.* mornar, pomorac
croiser krstariti
en tous sens u svim pravcima, smjerovima
inouï, e; *a.* nečuven
s'apprêter[5] pripremati se
tempête, *f.* oluja, bura
disperser razbacati, raspršiti, rastjerati
rejoindre dostići
route, *f.* put
faire route pour ploviti za
habile; a. vješt, sposoban
coup (*m.*) **de main** (*f.*) prepad; smion, brz pothvat
débarquer iskrcati se
le Caire Kairo
flottille, *f.* manji odred brodovlja
épreuve, *f.* pokušaj
torturer mučiti, kiniti
carré; *m.* kvadrat, četvorina
impétueux, se; *a.* silan, nagao, neobuzdan
Mameluck, *m.* Mameluk (egipatski konjanik)
se réjouir veseliti se
anéantir uništiti
bloquer opkoliti
souricière, *f.* mišolovka
21] agiter pokretati (tamo, amo), potresti
étinceler blistati, sjati se, svjetlucati
bercer uspavljivati, obmanjivati nadama
bulle, *f.* mjehurić
savon, *m.* sapun
échouer ne uspjeti, propasti
Sain-Jean d'Acre[1]
pièrre; *a.* jadan, kukavan
retraite, *f.* povlačenje, otstupanje
se suicider ubiti se; izvršiti samoubistvo
décimer desetkovati
valide; *a.* zdrav, snažan
échec [čit. ešek], *m.* neuspjeh
déployer razviti
inscrire upisati
fastes, *m. pl.* ljetopis
22] hasard, *m.* slučaj
liasse, *f.* svežanj
fiévreux, se; *a.* grozničav
exclamation, *f.* usklik, uzvik
revers, *f.* nedaća, nesreća
plante, *f.* **(du pied)** taban
frégate,[2] *f.* fregata, ubojni brod s tri jarbola
aller, *m.* odlazak
croisière, *f.* krstarica

Le Coup d' État

lointain, e; *a.* dalek
propre; *a.* vlastit
désertion, *f.* bjegstvo, napuštanje
justifier opravdati
annonce, *f.* objava, oglas
représentation, *f.* pretstava
pavoiser okititi zastavama
immense; *a.* neizmjeran, ogroman
acclamer dočekati klicanjem
ridicule; *a.* smiješan

[1] Direktorij je vladao od 1795 do 1799. Direktori, njih pet, bili su članovi narodnog Konventa. Vlast je dakle ostala u istim rukama kao i prije. Pored Direktora bile su i dvije komore, Vijeće Staraca i Vijeće Pet Stotina.

[2] Za vrijeme Sedmogodišnjeg rata (1756—1763) vodili su se bojevi između Engleske i Francuske na kopnu u Americi i Njemačkoj, i na moru u različitim dijelovima svijeta. Na moru su Englezi bili gotovo svuda pobjednici. Pariškim mirom 1763 izgubi Francuska Kanadu i svu zemlju do Misisipi-ja kao i bogate krajeve u Indiji i Africi.

[3] Riječi »La petite Europe..,« potječu od Napoleona.

[4] Rosette leži u Donjem Egiptu u provinciji Beherah. Natpis iz Rosette-a nalazi se u Britanskom muzeju.

[5] Bonaparte se je ukrcao u Toulonu 19 maja 1798.

tentation, *f.* napast
se contenir svladati se, suzdržati se
attitude, *f.* držanje, ponašanje
modeste; *a.* čedan, skroman
sonder ispitivati, istraživati, izviđati
renverser srušiti
légal, e; *a.* zakonski, zakonit
beau-frère, *m.* šurjak
aspect [čit. aspe], *m.* izgled
innocent, e; *a.* nevin
terroriste, *a.* i *subst.* terorista
complot terroriste[3] teroristička urota
transférer premjestiti
Saint-Cloud[4]
23] voter glasovati
Brumaire,[5] *m.* drugi mjesec revoluc. kalendara (18 brumaire, 9 novembra 1799)
extraordinaire; *a.* izvanredan
extraordinairement; *adv.* ovdje: na izvanredno (zasjedanje)
moyen, *m.* sredstvo, moć
perdre ses moyens zbuniti se, zbrkati se
conseil des Anciens Vijeće Staraca
bredouiller mucati, zapletati jezikom
bégayer tepati, mucati
déclamatoire; a. svečan, usiljen, izvještačen
se méfier de bojati se, čuvati se
convoquer pozvati, sazvati
à se voir ainsi convoqués videći se tako sazvani
attenter à napasti
coup (*m.*) **de force** (*f.*) nasilni prepad
séance, *f.* sjednica
assourdir zaglušiti
à bas . . . ! dolje (sa) . . . !
hors, *prép.* izvan
hors la loi! (iz)van zakona!
collet, *m.* ovratnik
injurier vrijeđati, psovati. grditi
géant, *m.* div, gorostas, grdosija
clos *part. pas.* od **clore** zatvoriti
étrangler (za)daviti, gušiti
émotion, *f.* uzbuđenje
suite, *f.* veza
résonner odjekivati
alerte, *f.* uzbuna
siège, *m.* sjedište, stolica
siéger zasjedati
à la suite de . . . poradi
24] assassin, *m.* ubojica
poignarder probosti, ubosti
poitrine, *f.* grudi, prsa
s'ébranler staviti se u gibanje, krenuti se
tambour, *m.* bubanj
chaleureux, se; *a.* topao, srdačan, oduševljen
avis, *m.* mišljenje

[1] Luka u Siriji, poznata još i pod imenima **Akka i Accon.**

[2] Bonaparte napusti Egipat 22 augusta 1799.

[3] Teror u polit. strahovlada bez obzira na građansko pravo i zakone; nasilna vlada neke polit. grupe.

[4] Saint-Cloud, gradić na zapadu od Pariza, bio je izabrat da bude izvan utjecaja revolucionarnih predgrađa Pariza. Teroristička urota se uopće nije spremala; ona je poslužila kao izlika.

[5] 23 oktobra do 21 novembra.

Les Années heureuses du Consulat

25] suprême; *a.* najviši, vrhovni
absolu, e; *a.* neograničen
effacer izbrisati
s'effacer gubiti na važnosti
élection, *f.* izbor
Consul à vie doživotni konzul
il s'en faut treba još
satisfaire zadovoljiti
vedette, *f.* izvidnica, konjanik na straži
général en vedette general na visokom položaju
sort, *m.* sudbina
accéder à [čit. a k s e d e] prilaziti, prići
capable; *a.* sposoban
rétablir uspostaviti
recouvrer (sur) povratiti, opet dobiti
décisif, ve; *a.* odlučan
s'engager zapodjeti boj
Marengo[1]
plier savijati; popustiti
dépêcher otpraviti
courrier, *m.* glasnik, glasonoša
intrigant, *m.* spletkar
se multiplier množiti se; biti na svim stranama
succession, *f.* nasljedstvo
mâchonner žvakati
brin, *m.* vlat
appeler pozvati
tant que dokle
lueur, *f.* sjaj, svjetlost, blijesak
souffler puhati, duhati
26] terme, *m.* svršetak, kraj
éclatant, e; *a.* sjajan, veličanstven
Hohenlinden[2]
engloutir progutati
s'engloutir propasti; strovaliti se u bezdan
éprouver iskušati, podnositi; doživjeti
aventure, *f.* pustolovina, doživljaj
aventurier, *m.* pustolov
enflammé, e; *a.* raspaljen, upaljen
trace, *f.* trag
durant, *prép.* za vrijeme, dok
fonder utemeljiti
héritier, *m.* baštinik, nasljednik
agréer odobriti
se proposer namjeravati, zadati si
Lunéville[3]
de même isto tako
consolider učvrstiti
frontières naturelles,[4] *f. pl.* prirodne granice
Providence, *f.* Providnost
marquer označiti
réalisation, *f.* ostvarenje
agitation, *f.* pokret, nemir, vrenje
fécond, e; *a.* plodan
actuel, elle; *a.* savremeni, sadašnji
sain, e; *a.* zdrav
ne . . . pas non plus također ne
décombres, *m. pl.* ruševine, razvaline
ancien régime, *m.* stari oblik vladavine (prije Revolucije)
matériaux, *m. pl.* gradivo, građa
27] égalité, *f.* jednakost
abolir ukinuti
privilège, *m.* povlastica
clergé, *f.* svećenstvo, kler
mérite, *m.* zasluga
champ, *m.* polje
le champ libre à . . . put slobodan. . .
ascension, *f.* uspon
administrateur, *m.* upravitelj
intendant,[5] *m.* intendant, nazornik
revivre oživjeti
préfet, *m.* veliki župan, prefekt
fonctionnaire, *m.* (viši) činovnik
expérimenté, e; *a.* iskusan, prokušan
initiative, *f.* poticaj, poriv, inicijativa
juridique; *a.* pravni
droit romain,[6] *m.*
coutume, *f.* običaj, navika; običajno pravo
Code civil *m.* Građanski zakonik
parti, *m.* stranka
laborieux, se; *a.* radin, marljiv
honnête; *a.* pošten
couleur, *f.* boja; ovdje: polit. opredjeljenje
accabler preopteretiti
conseiller, *m.* savjetnik
état, *m.* stanje, položaj
les états, *pl.* državno gazdinstvo, predračun
facture, *f.* račun
près; *adv.* blizu
au centime près tačno na paru
gare! oprez! pazi! čuvaj se!
tonnerre, *m.* grmljavina
gare à son tonnerre čuvaj se njegovih ,,sto mu gromova!''
foudre, *f.* grom, munja
malhonnêteté, *f.* nepoštenje
négligence, *f.* nemarnost
économie, *f.* štednja
application, *f.* marljivost
vertu, *f.* krepost
ampleur, *f.* širina
vivacité, *f.* živahnost
en ovdje: zato, zbog toga

[1] Mjesto u sjever. Italiji, gdje je N a p o l e o n 14 juna 1800 porazio Austrijance.
[2] Bavarsko selo, gdje je M o r e a u 3 decembra 1800 porazio Austrijance.
[3] Ugovor u Lunéville-u sklopljen 9 februara 1801. Mir u Amiens-u 27 marta 1802.
[4] Pod »prirodnim granicama« razumijevali su se Ocean, Sredozemno more, Rajna i Pireneji.
[5] Visoki upravni činovnik u Francuskoj prije Revolucije.
[6] R i m s k o p r a v o je zbirka zakona i naredaba koje je rimski car Justinian I (525—565) dao sakupiti u **Corpus juris civilis.**

consciencieux, se; *a.* savjestan
souffle, *m.* dah
balayer mesti, pomesti; protjerati
corruption; *f.* podmićivanje
confiance; *f.* povjerenje
faire confiance pokloniti povjerenje
sage; *a.* mudar, razuman
se remettre à nastaviti (posao)
surgir pojaviti se; izvirati
guérir liječiti
plaie, *f.* rana
28] symboliser pretstavljati simbolički
restauration, *f.* obnova, popravak
indigne; *a.* nedostojan
barbouiller (na)mazati; loše slikati
emblême, *m.* znak, simbol
phrygien, ne;[1] *a.* frigijski
carmagnole, *f.* kratak kaput (nošen od Jakobinaca)
saloperie, *f.* prljavština
il fit (*pas. simp.* od **faire**) ovdje: reče
s'installer nastaniti se, smjestiti se
successeur, *m.* nasljednik
conscience, *f.* savjest
à vrai dire uistinu
domaine, *m.* područje
indifférent, e; *a.* ravnodušan
mahométan, *m.* muhamedanac
attacher vezati, pričvrstiti
attaché, e; *a.* privržen
culte, *m.* vjera
soutien, *m.* oslonac, potpora
concordat, *m.* ugovor (između pape i vladara ili vlade)
consacrer posvetiti
introniser ustoličiti, postaviti na vlast
célébrer proslaviti
pompe, *f.* svečanost, sjaj
souligner podvući, potcrtati
de grand matin rano ujutro
volée, *f.* let, polet
sonner à toute volée zvoniti iz sve snage
tonner gruhati, tutnjiti
cortège, *m.* povorka
ambassadeur, *m.* poslanik
apparat, *m.* (veliki) sjaj
archevêque, *m.* nadbiskup
portail, *m.* glavna, ulazna vrata crkve
se dérouler događati se, odvijati se
29]légat, *m.* papinski poslanik
Saint-Siège, *m.* Sveta Stolica (Vatikan)
encenser kaditi tamjanom
voûte, *f.* svod
édifice, *m.* palača, građevina
Te Deum, *m.* Tedeum, himna (počinje: T e D e u m l a u d a m u s, Tebe Boga hvalimo)
musique, *f.* glazba, muzika
musique militaire vojna muzika
tintement, *m.* zvonjava
bourdon, *m.* veliko (glavno) zvono
retentissement, *m.* odjekivanje
bénédiction, *f.* blagoslov
jacobin,[2] *m.* jakobinac (franc. revolucionar)
offusquer vrijeđati
moulin, *m.* mlin
l'eau coule à leur moulin voda teče na njihov mlin
écurie, *f.* konjušnica
guérison, *f.* ozdravljenje

Napoléon Premier, Empereur des Français

orgueil, *m.* ponos
empire d'Occident[3] zapadno carstvo
le Saint Empire Germanique Sveto germansko carstvo
approbation, *f.* odobrenje
élection, *f.* izbor
élection divine izbor božanski, ,,poziv Božji''
sacrer posvetiti, pomazati
grâce, *f.* milost
par la grâce de Dieu po milosti Božjoj
(tout) exprès. *adv.* upravo
30] passionner uzbuditi, oduševiti
cérémonial, *m.* propisi za svečanosti
couronnement, *m.* krunisanje
soigneux, se; *a.* brižljiv
préfigurer održati probu
marionnette, *f.* lutka (s pomičnim udovima)
d'avance unapred
carillon, *m.* zvonjenje
mettre sur pied dovesti koga
curieux, se; *a.* radoznao
féerique; *a.* čaroban, bajni, vilinski
couple, *m.* par
dignitaire, *m.* dostojanstvenik
commun, *m.* svjetina, ljudstvo
mortel, elle; *a.* smrtan
contempler promatrati, posmatrati
oindre pomazati (sv. uljem)
implorer zazivati, prizvati
s'écarter udaljiti se
serment, *m.* zakletva
prêter posuditi
prêter serment prisezati, polagati zakletvu
héraut, *m.* glasnik, glasonoša
le héraut d'armes »grboznanac« (Wappenherold)
auguste, *a.* uzvišen
acteur, *m.* glumac
régisseur, *m.* kazališni redatelj; režiser
toutefois, *adv.* ipak
jour, *m.* dan, danje svjetlo
se faire jour doći na vidjelo, prodrijeti
murmurer mrmljati
parcourir proputovati, preletjeti
nécessiteux, se; *a.* potreban, oskudan
sommet, *m.* vrhunac
terrestre; *a.* zemaljski

[1] **Bonnet phrygien** crvena kapa (u znak slobode nošena za vrijeme prve francuske republike).
[2] **Jakobinci.** 1789 osnovana revolucionarna stranka sa sjedištem u dominikanskom samostanu sv. Jakoba u Parizu.
[3] Potsjeća na Zapadno rimsko carstvo.

figurant, *m.* statista, figurant
auparavant, *adv.* prije, prije toga
32] unique; *a.* jedini
décider odlučivati
bâillonner ućutkati, začepiti usta
corps législatif, *m.* zakonodavno tijelo
sifflet, *m.* zvižduk
malheur, *m.* nesreća
malheur à . . . jao onom
éclat, *m.* ovdje: provala
sur-le-champ smjesta
dépendance, *f.* ovisnost, podložnost
exécutant, *a.* i *subst.* izvršujući; izvršilac
fidélité, *f.* vjernost
ponctualité, *f.* točnost
conscience *f.* savjest
accès, *m.* nastup, napad
fureur, *f.* bijes, srdžba
grossièreté, *f.* grubost, prostota
renoncer à odreći se
tenez! čujte! slušajte!
fumier, *m.* đubre
bas, *m.* čarape
soie, *f.* svila
sauvagerie, *f.* divljaštvo
éclater prsnuti, prasnuti
mince; *a.* tanak
vernis, *m.* pokost, lak
concevoir razumjeti, shvatiti
un empereur ne se conçoit pas cara ne možemo zamisliti
train, *a.* način života
train de cour dvorski red
réception, *f.* primanje (svečano); doček
distribution, *f.* dijeljenje
croix, *f.* križ; odlikovanje; orden legije časti
ordre, *m.* orden
revue, *f.* smotra
poudre, *f.* prah, prašina, pijesak
de la poudre aux yeux pijesak u oči
chamarrer načičkati ukrasima
éblouir opsjeniti, zasjeniti
courtisan, *m.* dvoranin
34] à l'aide (*f.*) **de** pomoću
rêne, *f.* uzda
règlement, *m.* propis, naredba
Marie-Antoinette[1]
jadis [čit. žadis] nekada
rappeler nanovo pozvati
singulier, ère; *a.* čudnovat, jedinstven, osobiti
mélange, *m.* mješavina
descendant, *m.* potomak
épouse, *f.* supruga
parvenir dospjeti, dotjerati; uzdignuti se
artisan, *m.* obrtnik, zanatlija
révérence, *f.* naklon, poklon, klanjanje
solennel, elle [čit. solanel] *a.* svečan
évoluer postepeno se razvijati
cirer laštiti, voštiti
s'efforcer nastojati
récent, e; *a.* nov, skorašnji
certes, *adv.* sigurno, doista
se défaire oslobođiti se, otresti se
brusque; *a.* osoran, nagao
ours [čit. u r s], *m.* medvjed
lécher lizati
ours mal léché neotesanac
gauche; *a.* lijevi; nespretan
bourru, e; *a.* zlovoljan, osoran, nagao
causer razgovarati
perpétuel, elle; *a.* neprekidan
inamusable; *a.* nezabavan
finalement. *adv.* konačno, napokon
masquer prikrivati
bannir prognati
dresser podignuti, postaviti
inabordable; *a.* nepristupačan

Le Maître de l'Europe

voile, *m.* veo, koprena
préparatif, *m.* priređivanje, priprava
35] briser skršiti, slomiti
remorque, *f.* uže za vučenje lađe
se mettre à la remorque prikačiti se za koga
si bien que tako da, toliko da
intolérable nepodnošljiv
réaction, *f.* otpor
épopée, *f.* epopeja
mémoires, *m. pl.* uspomene, memoari
pose, *f.* stav
enfoncer nabiti (šešir), natući (na oči)
embonpoint, *m.* punoća, ugojenost
accuser ovdje: istaći, istaknuti
pittoresque; *a.* slikovit, živopisan
casque, *m.* kaciga, šljem
panache, *m.* perjanica
brandebourg, *m.* gajtan
martial, e; *a.* ratnički, ratni
équipement, *m.* oprema
grogner gunđati, rogoboriti
conscrit, *m.* novak, regrut
contingent, *m.* davani broj vojnika, kontigenat
36] éducateur, *m.* odgojitelj
incomparable; *a.* nesravnjiv, neuporediv
repos, *m.* odmor, počinak
bivouac, *m.* logor, tabor
se mêler umiješati se, priključiti se
cuillerée, *f.* puna žlica čega
gamelle, *f.* vojnička limena zdjelica
fourchette, *f.* viljuške, vilice
accrocher objesiti, zakvačiti
plaisanterie, *f.* šala
défaut, *m.* mana, greška
rigueur, *f.* strogost
tenir rigueur à qn. de qc. strogo postupati prema nekome zbog nečega
permanent, e; *a.* stalan, neprekidan
peau, *f.* koža
avoir l'honneur dans la peau imati časti u žilama
bulletin, *m.* izvještaj
colonel, *m.* pukovnik
dragon, *m.* konjanik, dragun
semblable; *a.* nalik, sličan
éloge, *m.* pohvala
transporter zanijeti, zanositi
invincible; *a.* nepobjediv

[1] Žena Louis-a XVI, pogubljena 1793.

combler de obasuti
dotation, *f.* obdarivanje, novčana pomoć
de suite redom
mousse, *m.* mornarski dečko
palefrenier, *m.* konjušar
tonnelier *m.* bačvar
aubergiste, *m.* krčmar
concentrer okupiti
Manche, *f.* kanal La Manche
clin, *m.* mig (zast.)
clin d'œil tren oka
37] la troisième coalition treća koalicija (1805)
course, *f.* trka
Moravie, *f.* Moravska
Varsovie Varšava
épique; *a.* epski
les années épiques junačke, herojske godine
pair, e; *a.* ravan
sans pair, hors de pair, *adv.* bez premca
encerclement, *m.* zaokruživanje, opkoljavanje
minime; *a.* vrlo malen
branche, *f.* dio, krak
pince, *f.* kliješta
broyer smrviti
calcul, *m.* račun
thème, *m.* zadatak, osnova
justifier opravdati
intrépidité *f.* neustrašivost
aigle, *f.* stijeg, zastava
couper presjeći otstupnicu
randonnée, *f.* dugo i neprekidno pješačenje
marche forcée, *f.* napredovanje (marš) bez odmora
fantasmagorie, *f.* opsjena, opsjenjivanje
craquer pucati, praskati, pući
imperator, lat. car, imperator
38] peser vagati, vagnuti
découper razrezati, krojiti
pétrir mijesiti
boule, *f.* kugla
cire, *f.* vosak
mutiler osakatiti
Trentin Trento (grad u sjev. Italiji)
Souabe, *f.* Švapska
réduire smanjiti
Silésie, *f.* Šleska
griserie, *f.* opojenost
simplifier pojednostavniti
chaos [čit. kao] zbrka, nered, haos
Confédération, *f.* savez (autonomnih zemalja)
coup (*m.*) **de grâce** (*f.*) posljednji (smrtni) udarac
décréter odrediti, naložiti, izdati nalog
les Bourbons de Naples[1] Napuljski Burbonci
grand-duché, *m.* veliko vojvodstvo
annexer pripojiti, anektirati
les États du Pape Papinska država
illyrien[2] ilirski
sollicitude, *f.* briga, skrb
pratiquer vršiti
bavarois, e; *a.* bavarski
commis, *m.* namještenik, činovnik

L' Écroulement

écroulement, *m.* propast
pourvu que; *cj.* samo ako
doute, *m.* sumnja
durée, *f.* trajanje
préoccupation, *f.* briga
clairvoyant, *m.* oštrouman čovjek
il est vrai que istina je da . . .
apogée, *m.* vrhunac
éclat, *m.* sjaj
39] plénier, ère; *a.* potpun, čitav, cio
cour plénière svečani sabor (kojem je pretsjedao kralj u srednjem vijeku)
entrevue, *f.* sastanak
fournir pribaviti
démonstration, *f.* dokaz(ivanje)
lien, *m.* veza
satellite, *m.* pratilac, trabant
Oedipe[3] Edip
bienfait, *m.* dobročinstvo
accolade, *f.* zagrljaj
sincère; *a.* iskren
visage, *m.* lice
au fond zapravo
vilain, e; ružan, gadan
profit, *m.* korist, dobit
spectacle, *m.* predstava
amant, *m.* ljubavnik
arbitrer prosuđivati, suditi
différend, *m.* spor, razmirica, svađa
abdiquer odreći se prijestolja
tromperie, *f.* prevara
brigandage, *m.* otimanje, pljačka
répugnant, e; *a.* neprijatan, mrzak
lutte, *f.* borba
blocus [čit. bloküs], *m.* opsada
se détacher odvojiti se
avalanche, *f.* lavina
éteindre ugasiti
insurrection, *f.* ustanak, buna
40] s'amonceler gomilati
surveiller de près nadzirati, nadgledati izbliza
disgracier baciti u nemilost, lišiti milosti

[1] Napuljem i Sicilijom vladali su kraljevi iz kuće Burbon (1735—1799, i kasnije od 1815—1860). Kad je Napoleonov brat J o s e p h postao kraljem Napulja, vladajući Burbonci pobjegoše na Siciliju koja nije bila zauzeta od francuske vojske.

[2] Ime Napoleonove provincije od 1809—14; obuhvatala dio Koruške, Kranjsku, Goricu, Trst, Istru, Rijeku, dio Hrv. i Dalmacije do Dubrovnika. 1816 pripale ove pokrajine ponovo pod Austriju.

[3] **Voltaire**-ova (1694—1778) tragedija Edip davala se po prvi put 1718. Njome Voltaire prikazuje kako ugled svećenika počiva na praznovjerju naroda. Vanjskom formom tragedija je klasična. Napoleon se je htio proslaviti izvođenjem klasičnih djela.

désormais; *adv.* od sada, u buduće
arrêt, *m.* zastoj
genre, *m.* vrsta
guérilla, *f.* ustaški rat
embuscade, *f.* zasjeda
opiniâtre; *a.* uporan, nepopustljiv
Wellesley[1]
endormir uspavati
conscience, *f.* svijest
prendre conscience postati svijestan
vitesse, *f.* brzina
se jouer odigrati se
preuve, *f.* dokaz
acte politique que ce mariage politički čin (bješe) ta ženidba
se séparer rastaviti se
42] gage, *m.* zalog
selon prema, po
ogre, *m.* ljudožder
se refaire oporaviti se
dynastique; *a.* vladalački
alliance dynastique vladalačka veza
fragile; *a.* krhak, loman
mensonge, *m.* laž
encore ovdje: nadalje, zatim
à mesure que srazmjerno, prema
il allait s'affaiblissant postajaše sve slabije
assujetir podvrgnuti, pokoriti
matière, *f.* tvar, surovina
dérision, *f.* ismijavanje
tourner en dérision podrugivati se, potsmijevati se komu
vital, e; *a.* životni
bon sens, *m.* zdrav razum
banquet, *m.* svečana gozba
baptême [čit. batem], *m.* krštenje
bourgmestre, *m.* načelnik
folie, *f.* ludost
méconnaître ne poznavati
économique; *a.* gospodarski
échange, *m.* izmjena
entendre ovdje: namjeravati
prétendre zahtijevati, uobražavati si
pléthore, *f.* punokrvnost
inopérant, e; *a.* bezuspješan, bez učinka
éveil, *m.* buđenje uzbuna
exalter uzbuditi, zanijeti
accorder odobriti, pokloniti
commettre počiniti
regret, *m.* žalost, kajanje, tuga
43] devoir, *m.* dužnost
gré, *m.* zahvalnost, hvala; **savoir gré** biti zahvalan
relater ispričati, ispripovjediti
affronter prkositi, (odvažno) dočekati
réclamer tražiti, zahtijevati
frémir drhtati
joug, *m.* jaram, ropstvo
tendre napeti
offense, *f.* uvreda
déposition, *f.* svrgnuće
dommage, *m.* šteta
se révéler otkriti se, pokazati se
tiers, *m.* trećina
s'engager uputiti se
Smolensk . . . Borodino[2]
sanglant, e; *a.* krvav
oculaire; *a.* očni
témoignage oculaire očevidac
redoute, *f.* šanac, osamljena utvrda
moyen, enne; *a.* srednji, osrednji
entasser nagomilati
immensité, *f.* neizmjernost
44] vivres, *m. pl.* hrana, živež
intendance, *f.* (vojna) uprava, intendantura
ravitaillement, *m.* opskrbljivanje
coupole, *f.* kube, kupola
Kremlin,[3] *m.*
incendie, *m.* požar
flamber plamtjeti
hiverner zimovati, sprovesti zimu
réduire smanjiti
épouvantable; *a.* jeziv, grozan
degré, *m.* stupanj, stepen
loque, *f.* dronjak
épouvantail, *m.* strašilo, bauk
escadron, *m.* odred konjanika
tourbillonner vijati; klatiti se
vol, *m.* let
trace, *f.* trag
gisant, *p. prés.* od **gésir** ležati
passage,[4] *m.* prelaz
pontonnier, *m.* vojnik čete, koja postavlja mostove
glacé, e; *a.* leden, zamrznut
chevalet, *m.* poduporanj, podupirač
boulet, *m.* tane (topovsko)
bestial, e; *a.* životinjski
horreur, *f.* užas, groza
arrière-garde, *f.* stražnja četa vojske
débâcle, *f.* slom, poraz
débris, *m. pl.* ostaci
hésiter oklijevati, skanjivati se
46] prestige, *m.* ugled
belliqueux, se; *a.* ratoboran
offensif, ve; *a.* napadački, za napad
foi, *f.* vjera
fraternité, *f.* bratstvo
volontaire, *m.* dobrovoljac
soudard, *m.* stari vojnik, soldačina
exiger zahtijevati
levée, *f.* uzimanje, pozivanje (regruta)
Lutzen . . . Bautzen[5]

[1] Arthur Wellesley, vojvoda od Wellingtona, knez od Waterlov-a, živio je od 1769 do 1852. Od 1808 bio je zapovjednik engleskih četa u Portugalu i Španiji i pobijedi kod Talavera-e, Salamanca-e i Vittoria-e.

[2] Bitka kod Smolenska 18 augusta 1812, kod Borodina 7 septembra iste god.

[3] **Kremlj**, najstariji, utvrđeni dio Moskve, okružen 20 m vis., 2 km. dugim zidom s 18 tornjeva (sagr. 1487); unutra znamenite crkve i palače, zvonik Ivana Velikog (97 m. iz 1600).

[4] Berezina, pritok Dnjepra, znamenita zbog prelaza Napoleonove vojske (26 do 29 novembra 1812)

[5] Bitka kod Lutzen-a 2 maja 1813, bitka kod Bautzen-a 20 i 21 maja iste godine.

armistice, *m.* primirje
réserve, *f.* opreznost, oprez
pencher nagnuti, naginjati
aiguille, *f.* igla, kazaljka (na vagi)
sapeur, *m.* vojnik pionirske čete
faire sauter baciti u zrak, rasprsnuti
refluer vraćati se (u velikom broju)
recrue, *f.* novačenje
les recrues regruti
ressembler sličiti, naličiti
Marie-Louise[1]
Montmirail[2]
47] déborder izliti se, preplaviti
instruction, *f.* obrazovanost, znanje
répulsion, *f.* odvratnost, zaziranje
proposition, *f.* prijedlog
déchéance, *f.* svrgnuće, uklanjanje
souveraineté, *f.* najviša vlast. samodržavnost
risque-tout, *m.* vratolomnik, čovjek koji sve stavlja na kocku
affût, *m.* zasjeda, vrebanje
folies des Bourbons[3]
jouer sa chance okušati svoju sreću
fascination, *f.* začaranost
cocarde,[4] *f.* kokarda
adoration, *f.* obožavanje
aide (*m.*) **de camp** (*m.*) doglavnik, adutant
48] bride, *f.* uzda
à bride abattue svom brzinom
perturbateur, *m.* izazivač nemira, rušilac mira
jonction, *f.* spajanje
ébranler uzdrmati (do temelja)
désordonné, e; *a.* neuredan
pour la seconde fois[5] po drugi put
reporter prenijeti, prenositi
en deçà de s ove strane
se rendre predati se
entente, *f.* sporazum
Prométhée[6]
enchaîner vezati lancem, prikovati
rocher, *m.* stijena
ronger glodati, izjedati, kljuvati
foie, *m.* jetra
oisiveté, *f.* besposlica
durant, *prép.* za vrijeme, kroz
haleine, *f.* dah
obstacle, *m.* zapreka, smetnja
téméraire; *a.* smion, drzak
dignité, *f.* dostojanstvo
légionnaire, *m.* legionar
50] couver tinjati
plénitude, *f.* punoća
encercler okružiti
geôlier, *m.* tamničar
insupportable; *a.* nesnosan, nepodnošljiv
se heurter sudariti se, sukobiti se
limite, *f.* granica, međa
infester opustošiti, uznemirivati
stérile; *a.* neplodan
se quereller prepirati se, svađati se
monotonie, *f.* dosada, jednoličnost
indicible; *a.* neizreciv
désolation, *f.* tuga, neutješnost
miner potkopavati, podgrizavati
commenter tumačiti
martyre, *m.* mučeništvo
cancer, *m.* rak (bolest)
animer nadahnuti životom, obodravati
argile, *f.* glina, ilovača
l'argile humaine gruda zemlje: čovjek

Opaska. — Ovdje nije iscrpljeno značenje pojedinih riječi, a nije uvijek ni spomenuto **glavno** značenje, nego su pojedine riječi ili fraze prevedene s obzirom na tekst u ovoj knjizi. Brojke pred pojedinim riječima označuju stranice teksta.

[1] Po imenu carice, druge žene Napoleonove.

[2] Montmirail i ostala navedena mjesta leže, osim Laona [č. Lana], istočno i jugoistočno od Pariza, u kraju kojim protiču Marne, Seine i Aube, te pripadahu nekadanjoj provinciji Champagne-i.

[3] Burbonci bijahu odviše dugo izvan Francuske a da bi bili mogli razumjeti, događajima Revolucije i Carstva, jako izmijenjene prilike. Kroz kratko vrijeme svojim reakcionarnim metodama postadoše opet omrznuti.

[4] Bijela kokarda bijaše znak Burbonaca.

[5] Drugi ulaz u Pariz bio je 7 jula 1815, drugi Pariški mir sklopljen je 20 novembra 1815.

[6] **Prometej** po grčkom mitu heroj, oteo vatru s neba i donio je čovječanstvu; zato ga Zevs prikovao o Kavkaz, gdje mu je jastrijeb kljuvao jetra. Oslobodio ga Heraklo.

NAKLADA KNJIŽARE ST. KUGLI, ZAGREB, ILICA 30

FRANCUSKI

Ilustrovani tekstovi za škole

Odobreni od Ministarstva prosvjete

ZEMLJA - ŽIVOT I RAD - POVIJEST FRANCUZA

Svi tekstovi sa mnogo slika i komentarom

Skupina: Zemlja Francuza

LE FRANÇAIS ET LA TERRE DE FRANCE

Par GEORGES THIERRY

Sa 35 slika. Sn. IV. broj 5463 od 17 IV. 1938.

(br. 2619) . . . . . *Din 26·—*

PARIS ET LES PARISIENS

Par P. RIETHER et E. PICARD

Sa 28 slika i 2 skice. Sn. IV. br. 8888 od 17. VI. 1938.

(br. 2620) . . . . . *Din 26·—*

DEUX HÉROS DU CONTINENT NOIR

Par E. PICARD

Sa 7 slika i 2 skice. Sn. IV. br. 9124 od 29. VII. 1938.

(br. 2612) . . . . . *Din 18·—*

Skupina: Život i rad

LA VIE DE CHAQUE JOUR EN FRANCE

Par RENÉ MABEL

Sa 13 slika (br. 2617) . . . . . *Din 22·—*

NAKLADA KNJIŽARE ST. KUGLI, ZAGREB, ILICA 30

LES VACANCES DE TROIS FILLES PAUVRES

Par Mme E. LEPOINTE

Sa 10 slika. Sn. IV. broj 9125 od 30. VII. 1938.

(br. 2614) . . . . . *Din 16·—*

LES JOYEUSES VACANCES DE TROIS GARÇONS

Par R. LEPOINTE

Sa 10 slika. Sn. IV. broj 2129 od 16. III. 1939.

br. (2681) . . . . . *Din 18·—*

Skupina: Povijest Francuza

JEANNE D'ARC

Par A. MALBLANC

Sa 11 slika i 1 kartom, Sn. IV. br. 9120 od 17. VI. 1938.

(br. 2618) . . . . . *Din 16·—*

LOUIS XIV ET SON TEMPS

Par LOUIS KIENTZ

Sa 17 slika. Sn. IV. broj 5478 od 17. IV. 1938.

(br. 2615) . . . . . *Din 22·—*

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

SOUVENIRS D'UN PAGE DE LA REINE

Par LOUIS KIENTZ

sa 17 slika (br. 2616) . . . . . *Din 22·—*

NAKLADA KNJIŽARE ST. KUGLI, ZAGREB, ILICA 30

NAPOLÉON

Par A. MALBLANC

Sa 12 slika. Sn. IV. broj 6192 od 23. II. 1939.
(br. 2682) . . . . . Din 28·—

Skupina: Lake pripovijesti i dramski prizori

DIDINE ET LES AUTRES

Par VIVIER COLETTE

Sa 10 slika. Sn. IV. broj 5462 od 17. IV. 1938.
(br. 2613) . . . . . Din 15·—

CONTES DU HERISSON BLANC

Par S. RATEL

Sa 9 slika. Sn. IV. broj 2094 od 16. III. 1939.
(br. 2685) . . . . . Din 12·—

JEUNES FRANÇAIS SUR LES PLANCHES

Par L. GAMBIER

Sa 8 slika. Sn. IV. broj 7040 od 17. VI. 1939.
(br. 2684) . . . . . Din 18·—

LISETTE, LINETTE ET QUELQUES AUTRES

Sa 8 slika. Sn. IV. broj 5575 od 11. VII. 3939.
(br. 2680) . . . . . Din 18·—

NAKLADA KNJIŽARE ST. KUGLI, ZAGREB, ILICA 30

MODERNI TEKSTOVI — DANAŠNJI GOVORENI JEZIK

FRANCUSKI
ILUSTROVANI TEKSTOVI ZA ŠKOLE

Odobreni od Ministarstva prosvjete

ZEMLJA – ŽIVOT I RAD – POVIJEST FRANCUZA

Svi tekstovi sa mnogo slika i komentarom

Skupina: Zemlja francuza

G. Thierry, inspecteur d'Académie a Beauvais: **LE FRANÇAIS ET LA TERRE DE FRANCE** sa 35 slika. Sn. IV br. 5463 od 17. IV. 1938. (br. 2619) . . . . . Din 26.—

P. Riether - E. Picard: **PARIS ET LES PARISIENS** sa 28 slika i 2 skice. Sn. IV 8888 od 17. VI. 1938. (br. 2620) . . . . . Din 26.—

E. Picard: **DEUX HÉROS DU CONTINENT NOIR** sa 7 slika i 2 skice. Sn. IV br. 9124 od 29. VI. 1938. (br. 2612) . . . . . Din 18.—

Skupina: Život i rad

R. Mabel: **LA VIE DE CHAQUE JOUR EN FRANCE** sa 13 slika (br. 2617) . . . . Din 22.—

E. Lepointe: **LES VACANCES DE TROIS FILLES PAUVRES**, sa 10 slika. IV br. 9125 od 30. VII. 1938. (br. 2614) . . . . . Din 16.—

R. Lepointe: **LES JOYEUSES VACANCES DE TROIS GARÇONS**, sa 10 slika. Sn. IV br. 2129 od 16. III. 1939 (br. 2681) . . . . . Din 18.—

Skupina: Povijest Francuza

A. Malblanc: **JEANNE D'ARC**, sa 11 slika i 1 kartom. IV br. 9120 od 17. VI. 1938 (br. 2618) Din 16.—

L. Kientz: **LOUIS XIV ET SON TEMPS**, sa 17 slika. Sn. br. 5478 od 17. IV. 1938. (br. 2615) Din 22.—

L. Kientz: **LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, SOUVENIRS D'UN PAGE DE LA REINE**, sa 17 slika (br. 2616) . . . . . Din 22.—

A. Malblanc: **NAPOLÉON**, sa 12 slika. IV br. 6192 od 23. VI. 1939 (br. 2682) . . . . . Din 28.—

Skupina: Lake pripovijesti i dramski prizori

Vivier Colette: **DIDINE ET LES AUTRES**, sa 10 slika. IV br. 5462 od 17. IV. 1938. (br. 2613) Din 15.—

S. Ratel: **CONTES DU HÉRISSON BLANC**, sa 9 slika. IV br. 2094 od 16. III. 1939 (br. 2685) Din 12.—

L. Gambier: **JEUNES FRANÇAIS SUR LES PLANCHES**, sa 8 slika. IV br. 7040 od 17. VI. 1939 (br. 2684) . . . . . Din 18.—

LISETTE, LINETTE ET QUELQUES AUTRES, sa 8 slika IV br. 5575 od 11. VII. 1939 (br. 2680) Din 18.—